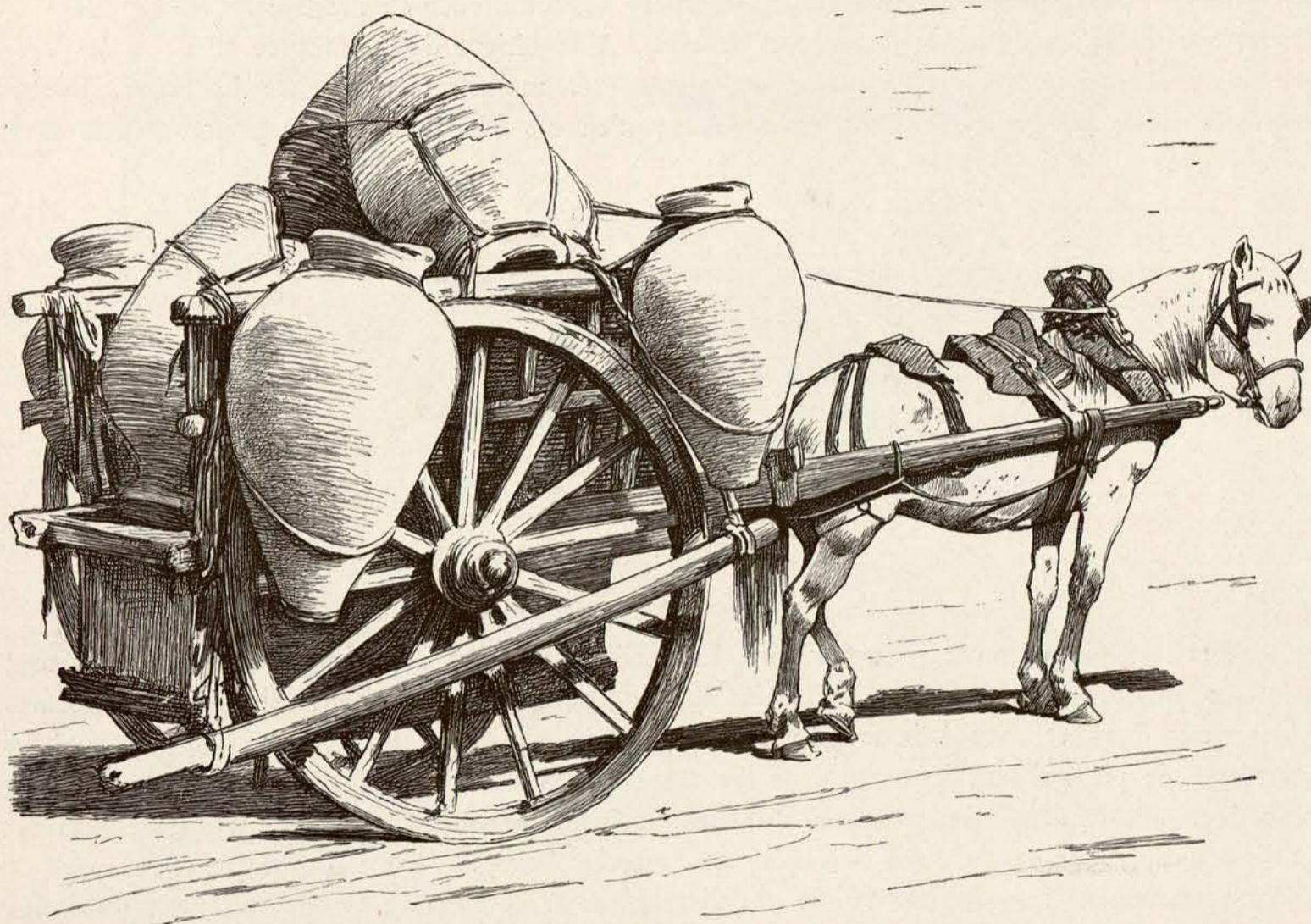




Et dans tout ceci, dira-t-on, quel est le sort des animaux? Deux timoniers mènent la voiture, sous la conduite du *Mayoral*, qui, crânement perché sur son siège, le fouet et les guides à la main, ne se préoccupe aucunement de tous les autres mulets, généralement attelés par couples en avant du brancard. Le *Delantero*, d'autre part, sorte de postillon placé sur la première bête de gauche, laboure de son unique éperon le flanc de sa monture, et fait sans cesse travailler son fouet, qui vient, avec une fréquence et une vigueur égales, réveiller à tour de rôle chacun des animaux. Accessoirement à ces moyens violents, des exhortations nominatives, des épithètes flatteuses et des jurons, que les pauvres quadrupèdes comprennent à merveille, aident à entretenir sans défaillances l'ardeur de l'attelage. Ce que le *Delantero* ne réussit pas à obtenir en ce sens reste à la charge du *Zagal*, un robuste gaillard, qui, courant à pied à côté des mulets, leur



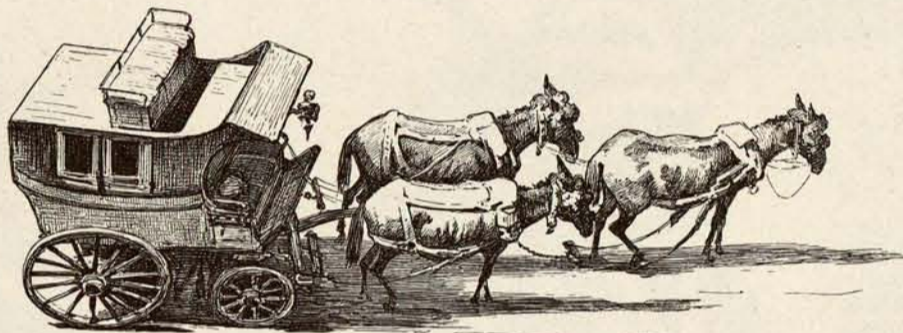
VOITURE CHARGÉE DE CANTAROS OU CRUCHONS VIDES.

distribue sur les flancs et la croupe des coups de manche de fouet particulièrement efficaces, ou stimule non moins activement leur vigueur en leur jetant des pierres. La voiture traverse-t-elle quelque village, l'excellente jeunesse de la localité ne connaît pas de plus grand plaisir que de courir pendant une heure derrière les pauvres bêtes et de les bombarder impitoyablement le plus longtemps possible. De même encore, si l'un des mulets vient à s'abattre, c'est à coups de fouet qu'on l'aide à se relever. Enfin, par monts et par vaux, à la montée comme à la descente, on ne va qu'au galop.

En hiver, la poussière du chemin se transforme en une boue limoneuse, dans laquelle les roues de la voiture restent à chaque instant embourbées, décuplant ainsi pour les voyageurs le danger de verser.

Les diligences ou *Correos* ont cette couleur jaune adoptée dans tous les pays du monde et qui doit avoir sa raison d'être dans la teinte même de la poussière, partout aussi très-rapprochée de la nuance du soufre.

Les voitures se divisent en plusieurs compartiments. La sous-bâche ou impériale est située sur le toit du véhicule, tout à côté des malles et des bagages. Dans la diligence même, il y a différentes caisses : la berline ou coupé, l'intérieur proprement dit, et la rotonde, à l'arrière du *Correo*. Quand on arrive à la station, les divers compartiments ne contiennent jamais que le nombre réglementaire de voyageurs ; mais, avant d'atteindre la ville et de pénétrer sur le territoire soumis à l'action de la police, la voiture traîne encore bien d'autres voyageurs, qui occupent illégalement toutes sortes de places non classées, et sont le plus souvent juchés au sommet de la diligence. Étendu sur le ventre ou bien assis à l'aventure, les jambes ballantes au-dehors, l'Espagnol sait en toutes circonstances s'accommoder de l'espace qu'on lui laisse, et volontiers, il use en diligence de ce don naturel. A l'intérieur de la voiture, il n'y a de portes que d'un seul côté. Aussi, malheur et quatre fois malheur au touriste infortuné, que sa mauvaise étoile oblige à se placer à l'opposite : c'en est fait de sa liberté pour toute la durée du voyage !

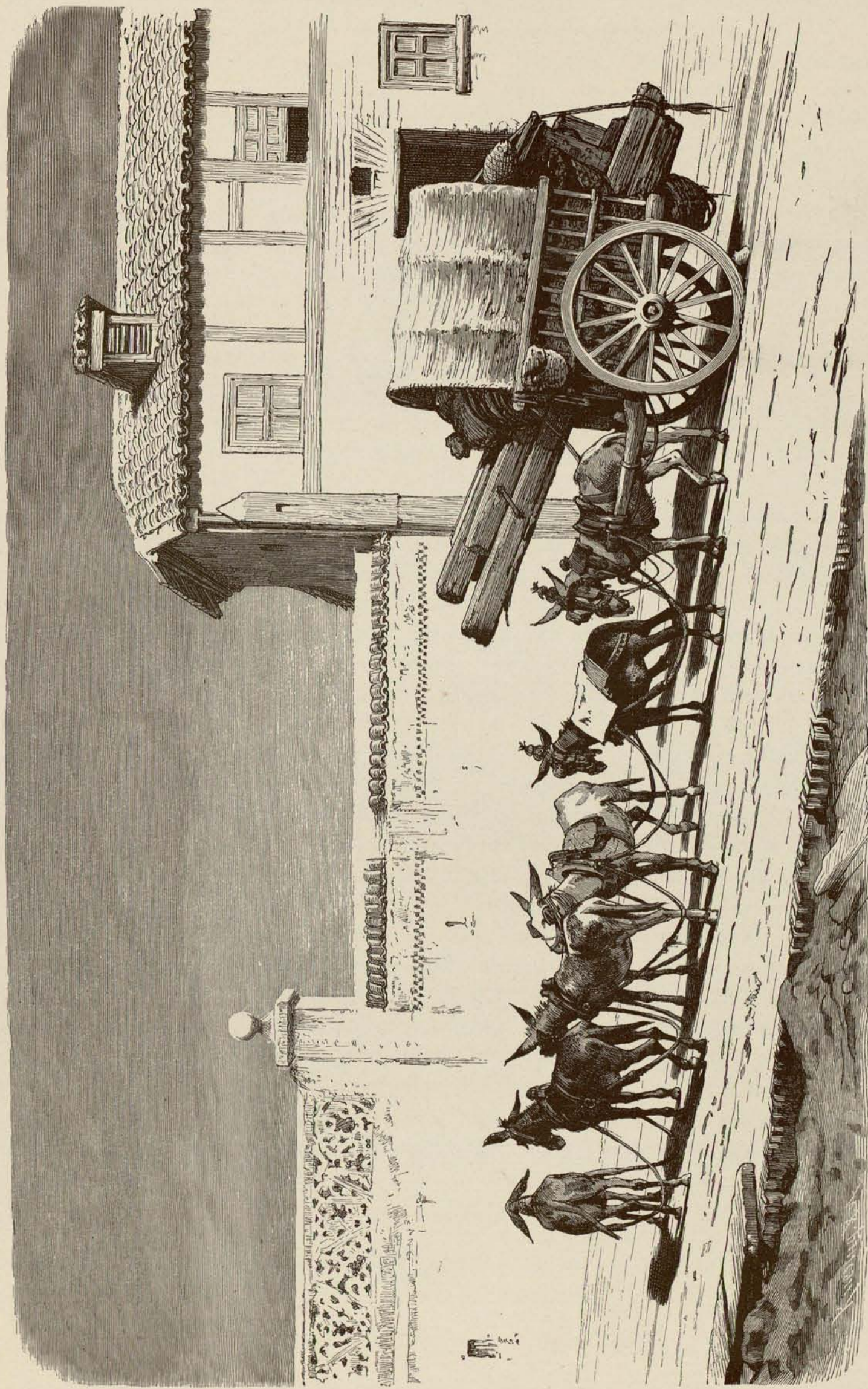


OMNIBUS À TROIS MULETS.

Les mulets espagnols sont, paraît-il, les meilleurs qu'il y ait au monde, et prouvent tout au moins qu'on apporte à l'élevage de leur race un soin tout particulier. Ils sont de formes nobles, très-forts et durs à la fatigue. Pour pouvoir admirer à loisir toute leur habileté et leur sûreté de pied, il faut les voir, dans les défilés escarpés des montagnes, modifier instinctivement leur allure dans les passages difficiles, suivant le poids du fardeau qu'ils portent. L'animal a-t-il, par exemple, à descendre une marche élevée : s'il est à vide ou à peu près, il avance prudemment l'un derrière l'autre ses deux pieds de devant ; s'il est au contraire lourdement chargé, il saute brusquement des deux pieds à la fois, pour ne pas perdre l'équilibre. Ces mulets sont habituellement tondu sur la moitié du corps, c'est-à-dire sur le cou, le poitrail, la croupe et le buste, en un mot, partout où reposent les traits et les harnais, afin que la poussière et la boue aient moins de prise sur l'animal, et qu'il puisse chasser plus aisément les mouches.

Sans être grossiers, les os et les muscles sont solides et résistants. Le sabot, petit et sain, est protégé par un fer sans crampons. La plupart des mulets sont bai foncé ou blancs, et l'Espagnol distingue encore parmi eux le gris-pommelé, les robes pies, chocolat et cannelle, le baillet et l'aubère. Une bonne allure bien régulière est la principale qualité que l'on doit rechercher, quand il s'agit de choisir un mulet.

Comme ces animaux, à l'exception toutefois de ceux qu'emploie la poste, ne vont ordinairement qu'au pas, on peut fort bien, soit en selle, soit en tartane, parcourir avec eux de douze à quatorze lieues par jour pendant toute une semaine. Les bêtes des *Muleteros* et des



CARRETA ATTELÉE DE SIX MULETS.



*Carreteros* sont bien tenues et très-convenablement soignées. La femelle est de beaucoup préférable au mâle ou *Macho*, qui est d'un caractère excessivement capricieux.

Chaque mulet, désigné par un nom qu'elle entend à merveille, est surabondamment orné de grelots, de bouffettes, de nœuds de rubans, de houppes et de pompons qui lui cachent entièrement la tête, en écartent les mouches, et ne laissent passer que ses longues oreilles toujours en mouvement et du meilleur effet. Avec quelques soins, le temps de service de ces animaux peut être estimé à une vingtaine d'années. Le mulet produit par un âne est moins élégant, mais en revanche plus dur à la fatigue que celui qui descend d'un cheval: on sait que les mulets ne se reproduisent pas entre eux. Les meilleurs animaux de l'espèce viennent de la Catalogne, des provinces basques, et, d'une manière générale, du nord de l'Espagne; les plus fins se trouvent aux Baléares.

Les tartanes sont habituellement attelées de six bêtes placées séparément les unes derrière les autres; devant les *Galeras* ou chariots, on ne met pas moins de trois à quatre couples de mulets, et cinq ou six devant les diligences.

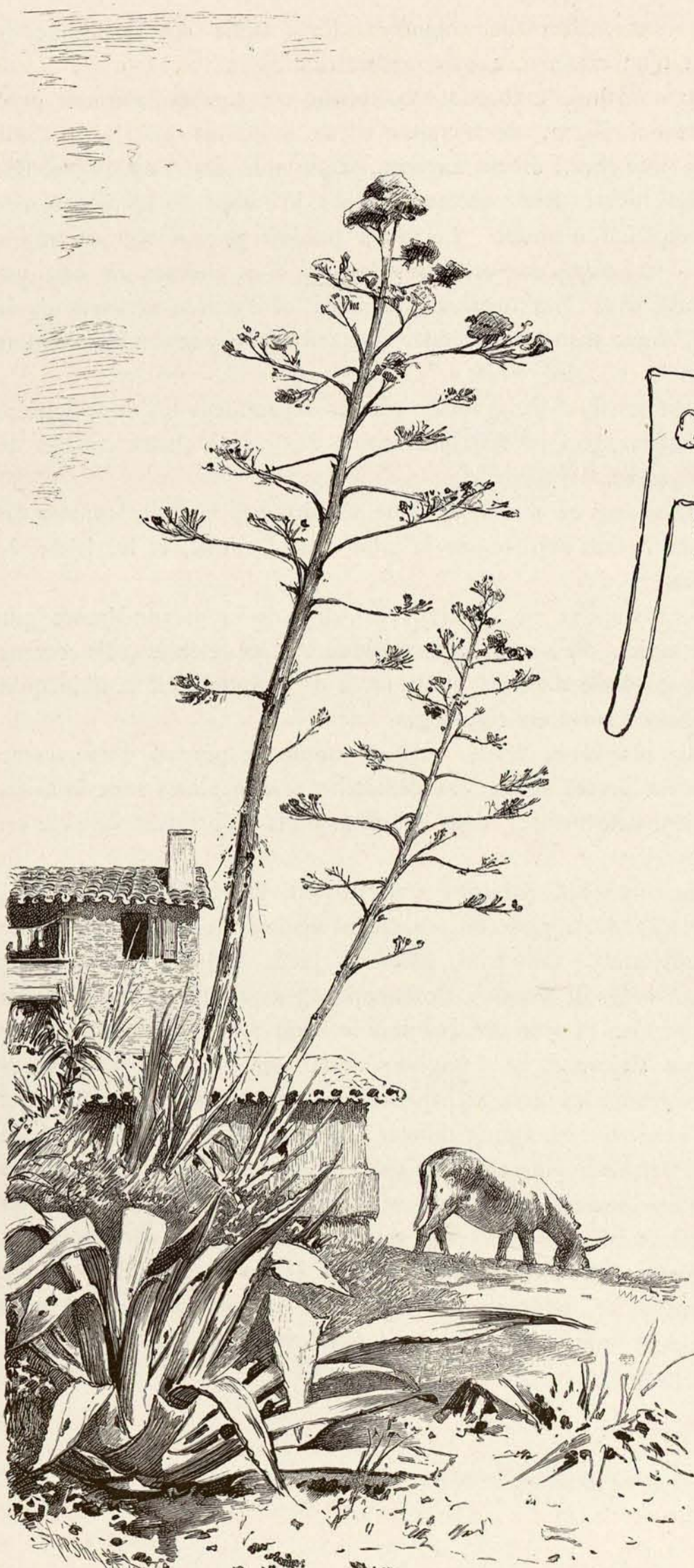
Quand le paysan espagnol voyage sur sa monture, il ne s'assied pas en selle comme on le fait partout: il préfère se placer sans devant derrière sur la croupe de l'animal, et lui laisser le soin de trouver lui-même son chemin.

L'élevage du cheval a fortement souffert en Espagne par suite de la prépondérance que prend dans ce pays la propagation du mulet. Si les chevaux andalous ont été célébrés jadis comme des modèles de pureté de formes, de noblesse d'allures et de force de résistance, il semble qu'il y ait aujourd'hui singulièrement à rabattre sur tous ces éloges.

Le cheval andalou est de taille moyenne, gros, un peu charnu et pourvu d'une queue abondante qu'on lui fait le plus souvent porter nouée: sa démarche et son allure sont lourdes, mais ce défaut n'est dû qu'à la manière défectueuse, dont les Espagnols s'obstinent de père en fils à le monter et le conduire.

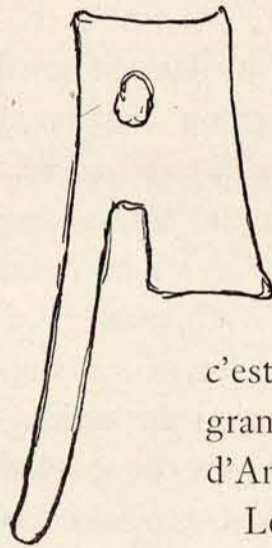
Pour avantager le plus possible ce cheval, qui reste, malgré tout, une belle et noble bête, on a l'habitude de l'habiller richement et de le parer de caparaçons bariolés, qui laissent pendre un immense filet supportant des cordelettes à nœuds de plusieurs pieds de long. Des harnais et des brides magnifiques, coquettement ornés de rosettes, de houppes et de bouffettes multicolores viennent encore relever l'impression générale. Plus on descend vers le midi, plus on voit s'accroître le goût de l'homme pour les couleurs voyantes. A l'origine, toutes ces housses et tous ces cordons ne servaient probablement qu'à écarter les mouches, qui, dans les pays chauds, tourmentent si cruellement les animaux. Peu à peu, on en vint à donner un peu plus de longueur et de largeur à ces chasse-mouches; on les rehaussa plus tard par des dessins bariolés et des couleurs criardes, et c'est ainsi que prit insensiblement naissance cet équipement chevalin, que l'on s'imaginerait difficilement plus élégant et plus coquet. On remarque encore un certain cachet arabe dans la forme des plaques de laiton, des anneaux, des clochettes et des coquillages appendus de tous côtés à ce superbe harnachement, et, pour résumer d'un mot ses impressions, on peut dire sans exagération que l'Andalou tient infiniment plus à l'accoutrement de son cheval qu'à sa propre tenue.





TIGES D'ALOËS EN FLEUR.

## DE TOLÈDE À CORDOUE.



Icazar de San Juan est une importante gare de bifurcation du réseau espagnol, au cœur même du royaume: c'est là que se séparent les deux grandes lignes de Portugal et d'Andalousie.

Le chemin de Cordoue traverse tout d'abord une vaste plaine, ainsi que le bassin du Guadiana. Là se révèlent admirablement toutes les difficultés de cette exploitation agricole, que le paysan espagnol pratique, depuis des siècles, par habitude autant que par nécessité. Le pays ressemble à un immense échiquier, dont chaque case serait entourée de gigantesques murailles de rocs et de gravois. Toutes ces pierres, souvent pas plus grosses que le poing, ont été déterrées, mises de côté et empilées par l'homme, pour conquérir à la culture ne fût-ce qu'un coin de terre, et couvrent environ le vingtième de la surface de la campagne. Aucune pluie, aucun orage ne vient jamais féconder ces champs; l'eau y doit être apportée de loin par des animaux, et, pendant l'été, le soleil a vite fait de changer tous les enclos en autant de fournaises.

Dans ces conditions, la végétation ne peut avoir qu'un caractère triste et malingre, et le paysan a beau travailler avec un zèle infatigable, engraisser et fertiliser à la sueur de son front son pauvre lopin de terre, il n'en retirera jamais qu'une maigre nourriture, à peine suffisante pour lui et sa famille. Combien sa situation ne se transformerait-elle pas, s'il existait ici quelque-une de ces forêts bienfaisantes, que l'œil cherche vainement tout à l'entour ! Dans aucun pays du monde, les conséquences du manque de surveillance forestière ne sont aussi sensibles et aussi regrettables qu'au centre de l'Espagne. La campagne revêt ces tons d'ocre si désagréables à la vue, et l'herbe rare de la plaine prend ces teintes brûlées, qui font souhaiter ardemment quelques gouttes d'eau, comme au cours d'un voyage à travers le désert. De hautes tiges d'aloès, ces plantes essentiellement aqueuses qui bornent le pays, contribuent encore à enlever au terrain le peu d'humidité qu'une petite source cachée ou une faible averse pourrait dispenser ici ou là. Pauvre et même très-pauvre est dans toute cette région le malheureux paysan attaché à la glèbe, et ses joues, aussi desséchées que la terre, disent assez sa misère.

Nous sommes ici au centre de la Manche chantée par Cervantès, et nous cherchons involontairement autour de nous les troupeaux de moutons et les moulins à vent qu'a vaincus non loin de là le bras valeureux de Don Quichotte.

« Armagasilla de Alba », crie bientôt d'une voix perçante le chef de station, en ouvrant brusquement la portière du wagon. Tout ce pays continue à éveiller en nous le souvenir du héros de roman, dont les étonnantes aventures ont si puissamment frappé dès l'enfance notre imagination charmée. C'est là en effet que Cervantès a fait mourir son Chevalier de la Triste-Figure ; c'est là, qu'autrefois tous les touristes anglais, après avoir cherché vainement la tombe de Don Quichotte, se contentaient de visiter la maison historique, où Cervantès, alors prisonnier misérable, écrivit la première partie de l'épopée gigantesque, qui devait lui assurer une gloire universelle, en flagellant si puissamment tous les travers du temps.

Il y a quelques années, un éditeur de Madrid, M. Ribadeneira, a eu l'idée originale d'installer à Armagasilla, dans la maison même de Cervantès, un atelier d'imprimerie, dans lequel il fit exécuter une magnifique édition de Don Quichotte, vraiment digne d'être considérée à tous égards comme une œuvre classique.

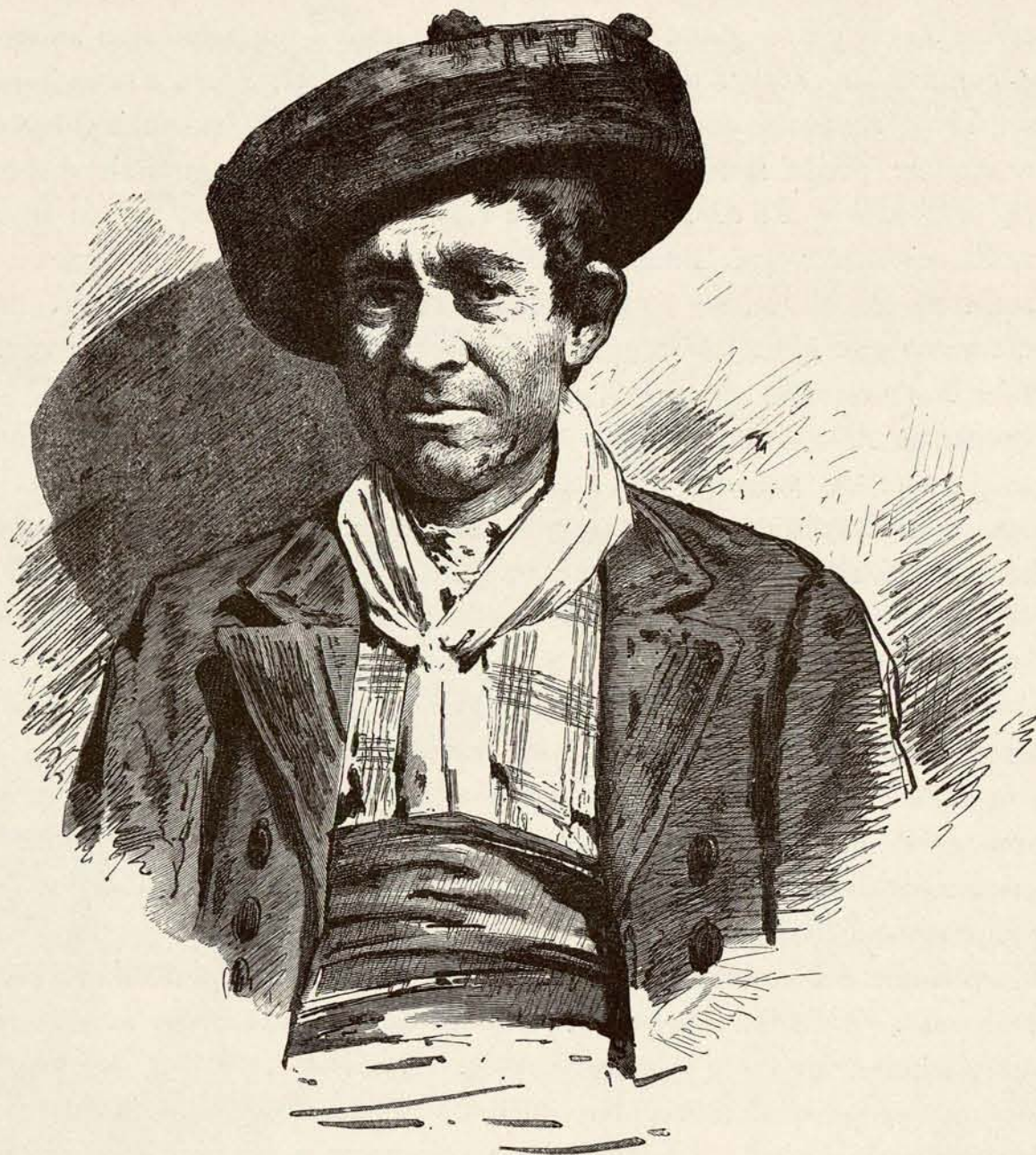
Sur notre droite, à l'horizon, s'élèvent au-dessus de Ciudad-Real les sommets de la Sierra Morena. Nous arrivons à Mançanarès, jolie petite ville à l'aspect le plus riant, sorte de tache de verdure au milieu de cette contrée désolée. Quelques centaines de chaumières avec de charmants jardins et des prairies embaumées, quelques timides essais de viticulture même viennent agréablement surprendre le regard. Là aussi, Don Quichotte a fait preuve d'héroïsme, car c'est dans la caverne de Montesinos, aujourd'hui rendue inaccessible par des broussailles incultes, qu'il commença ce voyage aux enfers, d'où il rapporta des récits assez extravagants pour faire proclamer hautement par le crédule Sancho lui-même la folie de son maître.

On voit parfaitement à Mançanarès ce qu'est en Espagne une petite gare de province. Les salles d'attente de première et de troisième classe ne s'y distinguent entre elles que sur un point : à savoir, que le mobilier de l'une se compose exclusivement de deux bancs de bois et d'une lampe fumeuse suspendue au plafond, tandis que l'autre n'a, en tout et pour tout, qu'un seul banc de sapin.

Dans cette gare de Mançanarès, une figure bien touchante est celle d'une pauvre juive aveugle, sans doute un des derniers rejetons des rares israélites restés dans le pays. Elle raconte aux voyageurs charitables, moitié en espagnol, moitié en hébreu, parfois même en bon latin quand les deux autres langues trahissent sa mémoire, l'histoire de ses deux fils, faits prisonniers jadis comme insurgés carlistes et soutenus uniquement dans cette triste période par une mère aveugle.



Val-de-Peñas, le meilleur pays viticole du royaume d'Espagne, déroule maintenant sous nos yeux ses vignobles célèbres. Le paysan a su acclimater ici des ceps de muscat et de Bourgogne, et leur infiltrer sans dommage le sang généreux de la terre ibérique. Le Grand de première classe comme l'homme de la campagne, l'*Estudiante* aussi bien que la *Maja*, tout le monde a pour le Val-de-Peñas la même prédilection. C'est le vin du pays dans toute sa pureté,

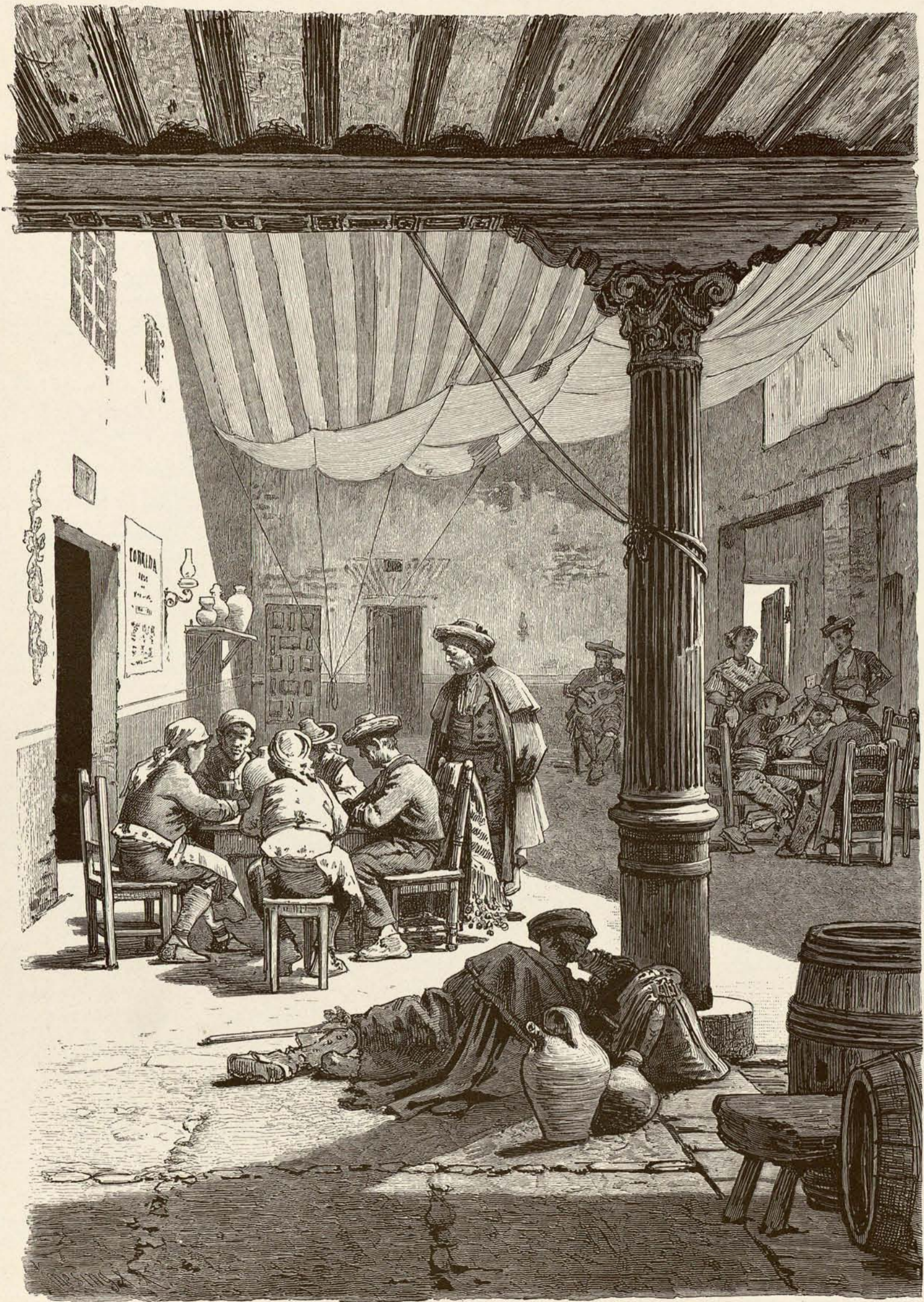


*Manuel Molina*

TYPE D'HÔTELIER DE LA MANCHE.

sans aucun goût hétérogène, sans la moindre addition ni le coupage le plus anodin. A la gare, des enfants l'offrent aux voyageurs dans des cruchons d'une forme spéciale: il laisse dans le gosier une saveur agréable, aussi légère que rafraîchissante.

A présent, les cimes sombres et pierreuses de la Sierra Morena ferment complètement les lointains de l'horizon, sans présenter encore cet aspect imposant qu'elles ont de l'autre côté, sur le versant méridional. Dans la Manche cependant, nous nous trouvons déjà sur un haut-plateau d'environ 700 mètres, et la station d'Almuradiel, la plus élevée du réseau espagnol, ne compte



PATIO D'UNE AUBERGE DE CIUDAD REAL.



pas moins de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est là que nous traversons la ligne de partage des eaux, d'ailleurs absolument à sec pour le moment, et, à partir de ce point, la voie descend par une pente rapide vers la plaine andalouse.

Santa-Cruz de Mudela, le grand centre de fabrication de la coutellerie espagnole, ne tarde pas à nous offrir ses *Navajas*, ces fameux couteaux-poignards d'une forme et d'une longueur également effrayantes, dont l'Andalou sait jouer avec une habileté si redoutable; puis, c'est ensuite la petite ville de Tembleque, qui pour corriger les impressions sanguinaires de Santa-Cruz de Mudela, n'étale aux yeux de l'acheteur que des jarretières inoffensives, *Cenojiles y Jarreteras*. *Dieu et mon droit*, et *Honny soit qui mal y pense*, telles sont les devises humoristiques, qui se retrouvent le plus souvent sur ces charmants objets de toilette, débités en grand nombre à la gare et destinés fréquemment à prendre tôt ou tard le chemin de Paris. Toutefois, si intéressants que soient les poignards et les jarretières, il est une autre chose qui captive encore bien autrement notre attention: c'est le fameux jonc d'Espagne, qui, sous forme de verges, servait jadis à réprimer les écarts d'une jeunesse trop pétulante. Pour la première fois, ce svelte roseau nous apparaît ici à l'état de nature sous l'aspect d'une gracieuse plante en fleur, et nous ne nous étonnons plus, en le voyant, qu'il constitue pour la fabrication des chaises un important article de commerce intérieur et d'exportation.

Mieux encore que la nécessité des verges, les scènes aussi curieuses que répugnantes, qui accompagnent chaque année la levée des recrues espagnoles, montrent à quel degré de surexcitation passionnée ce peuple au tempérament chaud peut parfois arriver. De station en station, des trains collecteurs parcourent tout le pays, ramassant au passage les jeunes soldats du contingent pour les transporter jusqu'au siège des bureaux de recrutement. Les conscrits sont conduits à la gare par leurs parents, leurs frères et sœurs, leurs fiancées, souvent même par le curé du village, et l'on voit alors se dérouler des scènes d'adieux, qui, provoquant parfois de véritables accès de fureur, ne peuvent se dénouer que par l'intervention violente de la gendarmerie. Les vieillards crient et s'arrachent les cheveux; les femmes poussent des gémissements lamentables, se roulent à terre, déchirent leurs vêtements et se cramponnent aux habits du conscrit. C'est partout jusqu'au départ du train l'expression poignante de la douleur la plus intense, au moins en apparence, et ces manifestations pénibles, qui se reproduisent invariablement à chaque station, durent aussi longtemps que le partant reste en vue. Mais, cela fait, les scènes déchirantes de la station prennent bien vite fin sous l'influence exhilarante du vin et des guitares de la première auberge venue, et les parents y oublient généralement le fils qu'ils viennent de perdre, avec autant de facilité que s'il s'agissait simplement de la vente d'un bœuf. Le conscrit de son côté trouve promptement une consolation pleine et entière dans l'absorption des vins et liquides qu'il a eu soin d'emporter, ainsi que dans les sons harmonieux de sa guitare qui le suit fidèlement jusque dans son exil. Il s'habitue très-rapidement au service militaire, et se trouve même le plus souvent par le fait seul de son incorporation enlevé pour toujours à l'affection de sa famille. La vie de caserne, qui, ordinairement concentrée dans les grandes villes, procure au soldat pendant longues années une existence exempte de tous soucis; son absence prolongée de la maison paternelle; les décès et transmissions de biens qui se produisent au sein de la famille, tout cela fait que le jeune homme en vient aisément à oublier les siens. Puis, son temps de service expiré, il se fixe à la ville, laissant aux frères et sœurs qu'il a quittés jadis le soin de s'occuper de la famille, du pays, et du petit patrimoine légué par les parents. Rarement aussi, mais alors d'une manière passagère seulement, un conscrit revient un beau jour au foyer paternel, soit pour recueillir quelque héritage, soit pour rechercher la fiancée d'autrefois, qui, après s'être crue dès longtemps oubliée, va pouvoir enfin gérer en digne ménagère la maison conjugale.

Tandis que notre esprit vagabonde de la sorte, le train marche toujours, et déjà même la voie descend rapidement sur Santa-Elena, la station-frontière de l'Andalousie. Nous nous engageons par de longs tunnels, des ponts et des ouvrages d'art magnifiques dans ce pays des rêves, et ne tardons pas à gagner la vaste plaine de Vilches. C'est là que, dans la terrible et mémorable bataille de las Navas de Tolosa, les chrétiens écrasèrent, en 1212, les musulmans de Mohammed-al-Nasr, et les rejetèrent pour la plupart jusqu'au-delà du détroit sur la terre africaine.

A gauche, la Sierra Segura dresse dans les airs ses pics imposants, et, tout autour de nous, la végétation commence à prendre un caractère tropical.

Le merveilleux aloès à grandes feuilles, qui, sous nos climats ne pousse guère qu'en pot et ne dépasse jamais la moitié de sa grandeur normale, borne à partir d'ici tous les talus de chemins de fer. Des feuilles gigantesques d'une exubérance inouïe protègent de leurs aiguillons acérés les champs environnants, les défendant contre l'intrusion des bestiaux et des hommes. Du cœur même de la plante s'élançe jusqu'à cinq et six mètres de hauteur une tige svelte et mince, qui, semblable à un candélabre à plusieurs bras, porte sur ses branches horizontales d'innombrables fleurs blanches et surpasse en élégance tous les autres spécimens du règne végétal.

Avec cet arbuste aux formes sculpturales s'enlace fraternellement le figuier d'Inde. Ses feuilles, qui, comme celles du cactus, se greffent les unes sur les autres sans aucun intermédiaire à la façon des végétaux parasites, portent en outre à leur surface une infinité de fleurs jaunes, de la couleur du soufre. Couvert de millions et de millions de piquants, cet arbrisseau forme une muraille absolument impénétrable, et se montre tellement propre au reboisement que des côtes entières, notamment à Grenade, en sont garnies du haut en bas.

Un viaduc, jeté sur le Guarrizas à cinquante mètres de hauteur, nous introduit auprès de Linarès au sein des trésors métalliques de l'Andalousie. La Couronne possède là des mines grandioses de minerais excessivement riches en cuivre et en plomb, qui procurent du travail à des colonies entières d'ouvriers.

En traversant la région agricole et la rivière de Guadalimar, nous découvrons avec ravissement dans le lointain les pics neigeux de la Sierra Nevada, se détachant en blanc sur le fond bleu de l'horizon. Le Mulhacen notamment élève à 14,000 pieds de hauteur sa tête majestueuse, qui forme avec la cime non moins imposante de la Veleta un groupe de toute beauté.

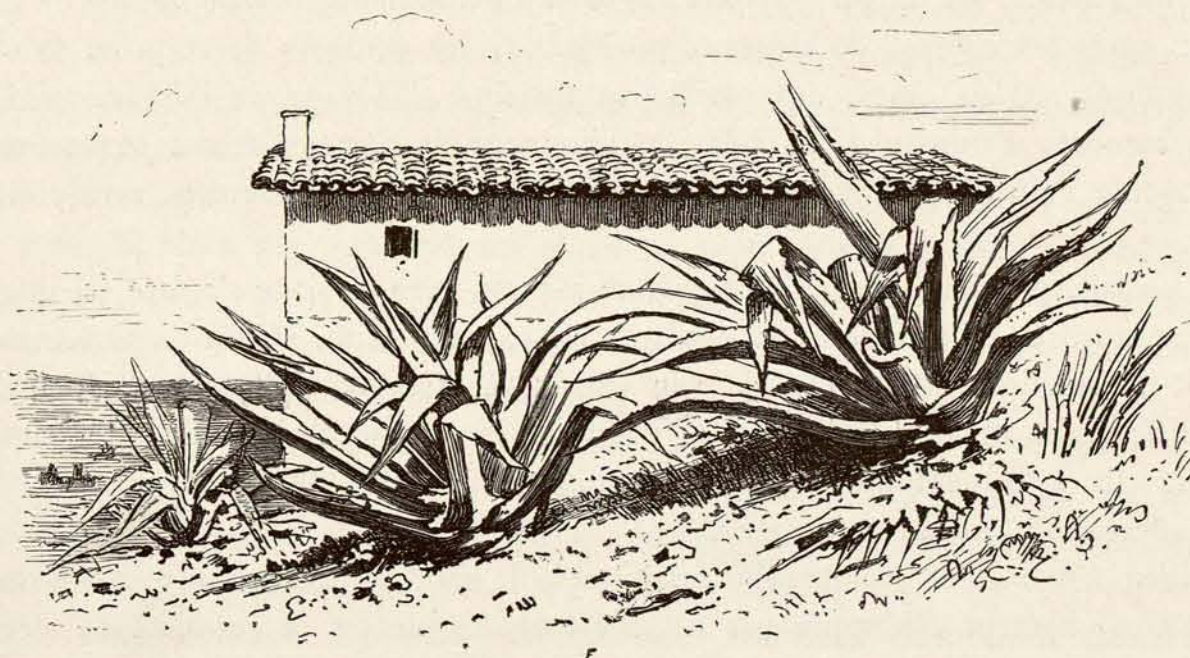
Aux environs de Javalquinto, sur les bords luxuriants du Guadalquivir, nous pénétrons dans une région fruitière, où s'étendent à perte de vue les buissons d'oliviers de Menjibar, entourés d'une végétation méridionale comme nous n'en avons jamais vue jusqu'alors en Espagne. La belle rivière du Bétis, que les poètes latins qualifiaient déjà d'incomparable, nous accompagne désormais dans notre marche.

Villanueva de la Reyna, à-demi cachée dans les vignes, rivalise d'exubérance et de prospérité avec la petite ville d'Andujar, bourgade abondamment peuplée et presque ensevelie au milieu des pâturages et des jardins fruitiers. Un tunnel d'une longueur désespérante nous ravit tout-à-coup la vue de ces riantes campagnes, mais ce ne peut être, pensons-nous, que pour nous découvrir de l'autre côté des beautés nouvelles.

Mais, hélas! non, désillusion complète! Les environs d'Arjonilla ne laissent voir, si loin que peut porter le regard, aucune variété d'aspect, aucun accident de terrain, aucune diversité dans les cultures ou le coloris du sol. Tout le pays est systématiquement aménagé. Semblables à des soldats rangés en bataille, les oliviers sont là par milliers, plantés les uns à côté des autres. Des compagnies, des bataillons, des régiments entiers d'arbres aussi gris que la cendre et séparés par des intervalles mathématiquement égaux s'offrent sans cesse au voyageur, devant lequel ils semblent défilér à toute vitesse comme à la parade. Il se peut que la culture de l'olivier atteigne

ici tout l'éclat dont elle est susceptible; nous ne contestons pas davantage qu'elle y prospère visiblement et doit procurer de très-beaux bénéfices aux habitants de la contrée, mais nous nions absolument qu'elle soit agréable à l'œil. A droite et à gauche, derrière comme devant nous, tout le pays ressemble à ces patrons de broderie pour pantoufles, sur lesquels nos petites filles se livrent à leurs premiers essais: ce ne sont que pommettes et petites étoiles sur un canevas jaunâtre.

Les plantations d'oliviers, qui ont essentiellement besoin de chaleur et ne résistent pas au froid, occupent dans le midi de l'Espagne une grande partie de la surface cultivée. Le sol qu'on leur destine doit être choisi, préparé et engraisé avec soin, et des rigoles d'arrosage doivent y maintenir en tout temps une irrigation parfaitement uniforme. L'olivier sauvage ou *acebuche* produit dans les bonnes années une riche récolte, qui rémunère amplement le travail et la peine du cultivateur. La reproduction se fait, soit en arrachant de la tige principale une racine que l'on transplante immédiatement, soit en mettant en terre des scions, des rameaux, des boutures ou des arrachis ou *Estaquillas* enlevés délicatement à l'arbuste. Une palissade d'osier entoure la



MAISONNETTE AFFECTÉE AU PRESSURAGE DES OLIVES.  
(ENVIRONS D'ARJONILLA.)

plante pendant sa première jeunesse, et la protège contre les chèvres, qui aiment à détacher les pousses à coups de dents et ne manqueraient pas d'anéantir promptement toute culture. Les rangées d'arbustes courent parallèlement les unes aux autres, et la distance entre les divers pieds est, comme il a été dit plus haut, absolument fixe et régulière.

Les jeunes plantes ne donnent guère de fleurs qu'au cours de leur troisième année, et, si l'air et le soleil font défaut, les fruits, qui ne viennent généralement que sur les branches courbes, n'arrivent pas à maturité. Si l'arbre a beaucoup de fruits, le rendement d'huile est faible: il atteint en moyenne cinq francs par pied, lorsque la plante est saine. L'huile est plus fine, mais aussi plus amère, quand elle est exprimée immédiatement après la récolte: il faut ensuite la laisser fermenter. Le pressurage se fait le plus souvent à l'aide d'appareils hydrauliques, et la clarification s'opère par le repos et la filtration, en ajoutant à l'huile du blanc d'œuf, de la cendre ou du sable, ainsi que du sang de bœuf. On voit que les cultivateurs d'oliviers ont assez de peine et de soucis pour amener leurs produits à l'état marchand. Les plantations de l'espèce nécessitent en effet des soins continus, et, outre cela, l'olivier a des ennemis puissants,

tels que les insectes connus sous les noms de *Taladrilla* et *Palomilla*, et certaines maladies spéciales, comme le *Muérdago* ou *Marojo*, qui est une sorte de champignon des plus redoutables.

Ce n'est qu'à la station de Pedro Abad et près du vieux nid mauresque de Bujalance que l'apparition du mûrier vient faire quelque peu diversion à la monotonie des plantations d'oliviers. A Carpio, nous approchons de l'antique Khalifat de Cordoue : les pics de Cabra et de Priego forment le fond du tableau, et bientôt nous saluons au passage la tour d'Almodovar.

Cordoue, la première grande ville de l'Andalousie, est maintenant en vue. Nous nous en apercevons rien qu'à la fréquence des changements qui se produisent aux stations dans la composition des wagons, à la diversité des costumes des voyageurs, à l'affluence du public, mais, par-dessus tout, à d'immenses placards roses apposés sur les murs de la gare d'Alcolea. Nous profitons de l'arrêt du train pour satisfaire notre curiosité bien naturelle, et voici la partie principale de l'affiche qu'il nous est donné de lire.

*« En la funcion que se celebrara mañana en el Circo de gallos de esta ciudad, Calle San Lucar, en honor de la festividad de S<sup>tas</sup> S<sup>tas</sup> Barbara y Rufina, habrá, entre otras, dos peleas, en las que figuraran gallos ingleses de los conocidos aficionados Don Juan Leon Pineda de Jaen, y Don Manuel Bascon y Zambreno de Barrameda; por lo que se espera, sera muy animada la diversion. »*

Ainsi, après les courses de taureaux de Madrid, les combats de coqs de Cordoue, livrés par des champions, anglais sortis des meilleures maisons d'élevage de l'Andalousie ! Encore et toujours des combats d'animaux ! Et cela, en l'honneur de Sainte-Barbara et de Sainte-Rufina ! On espère, ajoute l'affiche pour comble d'originalité, que le divertissement sera particulièrement vif et animé.

Mais, au fait, pourquoi pas ? Parce que, dira-t-on, bien qu'il ne s'agisse ici que de pauvres volatiles, c'est encore du sang qui va couler. Mais, qu'y faire ? C'est l'amusement favori de l'Espagnol et le meilleur condiment de son existence. Ces combats de coqs, que l'Andalou appelle *peleas de gallos* et qu'il cultive avec passion, ont conquis droit de cité dans toutes les grandes villes. Ils y forment même un nouveau genre de sport, et Séville possède, à elle seule, trois arènes affectées à ces sortes de jeux.

Au milieu d'une assez grande salle éclairée par le haut se trouve une plate-forme circulaire, fermée jusqu'à mi-hauteur d'homme par des filets en fils de fer et entourée de sièges disposés en amphithéâtre et réservés aux *Aficionados*, aux juges du camp, aux autorités compétentes et au public ordinaire. Tout comme les courses de taureaux, le combat de coqs a ses lois et règlements nettement déterminés. Des agents de police sont chargés de maintenir l'ordre dans la salle, car ici la frénésie du public monte généralement encore beaucoup plus haut que dans les courses de taureaux. On examine soigneusement les coqs qui doivent se mesurer, en tenant compte de leur âge et surtout de leurs poids, que l'on constate toujours à la balance en présence du public. Les différences notables entre les adversaires sont compensées par l'addition de petits morceaux de plomb fixés aux ailes de l'animal, et, les combattants une fois bien préparés, on leur donne accès dans leur arène en miniature.

Le public observe et inspecte avec une surexcitation passionnée les deux coqs, qui commencent par se regarder d'un air plein de provocation. Chacun prend parti pour le rouge ou pour le noir, et aussitôt commencent, mais tout d'abord avec circonspection, les gageures et paris qui s'élèvent peu à peu de un à cent *duros*, selon que viennent à augmenter les chances de l'un ou l'autre adversaire. Tous les yeux sont fixés sur les deux animaux, et l'on n'entend que les coups d'ailes des coqs, qui, l'action engagée, s'assailent avec fureur des ergots et du bec. Des plumes rouges et noires volent bientôt à travers la salle, témoins irrécusables de la chaleur du combat et de la rage des adversaires. Le sang coule d'abord goutte à goutte, puis bientôt

par filets de plus en plus larges sur le plumage lisse et brillant des coqs. Leurs crêtes et leurs jabots, tout déchiquetés à coups de bec, tombent littéralement en lambeaux.

Cependant, l'issue du combat restant encore douteuse, les paris entre les spectateurs atteignent à présent des taux fort respectables. Cinquante *duros* pour le noir, crie l'un des assistants; je les tiens pour le rouge, répond immédiatement un autre. La lutte dure déjà depuis plusieurs minutes, et l'exaspération des adversaires va toujours croissant. Tout-à-coup un cri de douleur aigu échappe au coq rouge: son œil gauche, arraché de l'orbite, pend au bout d'un long muscle sanglant, et il ne lui reste plus que l'œil droit pour continuer un combat désormais assez inégal. La fraction du public qui a pris parti pour le coq noir pousse en l'honneur de son héros des hurrahs assourdissants, et, faisant taire presque aussitôt son enthousiasme, se remet à suivre les péripéties de la lutte dans l'attitude silencieuse que commandent les lois de ce singulier sport. Les deux champions ailés font l'un vers l'autre des bonds de plus en plus énormes: ils se frappent violemment à coups d'ailes, s'entre-déchirent de leurs éperons, et se mutilent à droite et à gauche de leurs becs acérés. Pour la seconde fois, des acclamations frénétiques éclatent en faveur du coq noir. Le rouge est étendu sur le dos, et le noir, qui le tient solidement enserré sous ses griffes, lui laboure la tête à coups de bec avec une régularité rythmique. Bientôt, l'œil droit du rouge est crevé comme le gauche. Pendant un instant, c'est un combat désespéré; puis vient la dernière convulsion de douleur du malheureux vaincu, et c'est la fin de cette scène de sang.

Lorsque le vainqueur, la poitrine lacérée, les ailes percluses, le bec ensanglanté, quitte l'arène pour céder la place aux suivants, ses partisans applaudissent à tout rompre, poussent des hurrahs sauvages, font trembler le plancher sous leurs cannes et se livrent à tous les transports de la joie, tandis que les tenants du coq rouge donnent libre cours à leurs imprécations et que tous les *Aficionados* ornent d'une plume noire leur vaste *sombrero*.

Mais nous n'avons encore vu que le premier acte du spectacle. Le programme annonce en effet deux combats, et déjà les parieurs malheureux réclament énergiquement une seconde lutte, persuadés, comme tous les joueurs trahis par la fortune, que la prochaine partie sera pour eux le signal d'un revirement complet du sort.

A peine commençons-nous à nous remettre des émotions du premier combat, que voici venir les deux nouveaux champions. L'un est petit et trapu; il a le plumage noir, l'œil vif et belliqueux, l'air rageur et furibond. L'autre, au contraire, est un bon gros coq grisâtre, aux allures pacifiques, à la robe luisante, à l'aspect débonnaire. Aussi paraît-il complètement stupéfait, lorsque son congénère se précipitant tout-à-coup sur lui sans la moindre provocation, lui assène à la naissance du crâne un formidable coup de bec. Un second assaut, accueilli avec un commencement d'irritation visible, est suivi presque aussitôt d'un troisième, qui met enfin hors de lui le malheureux persécuté. D'un bond, il s'élançait à son tour sur l'agresseur surpris par la rapidité inattendue de la riposte, le renverse sous lui en moins de rien, le saisit vigoureusement entre ses puissants ergots, et, après lui avoir administré une correction soignée, reprend majestueusement sa marche interrompue.

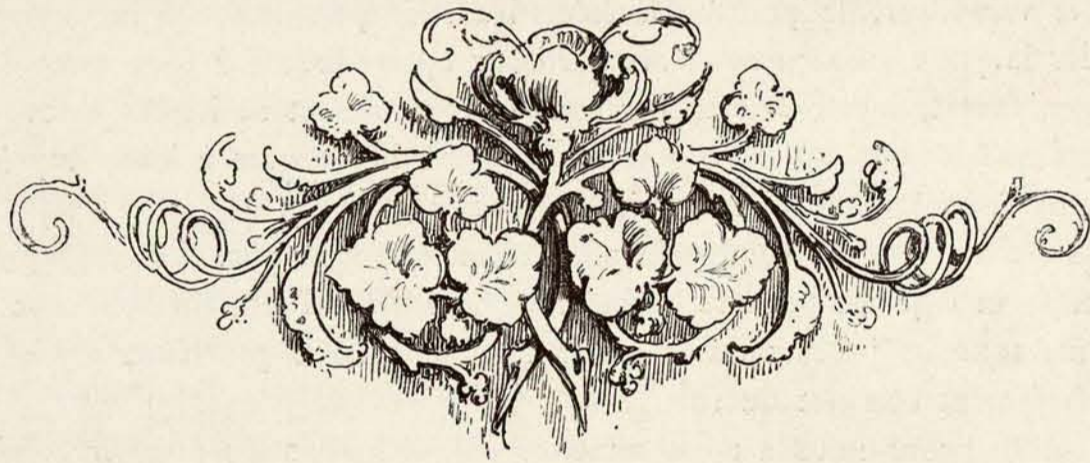
Cependant, le petit coq noir, laissé pour mort sur le carreau, ne tarde pas à revenir de son étourdissement: ses yeux de feu brillent toujours du même éclat sauvage. Il secoue avec dépit ses ailes endolories, et fondant par derrière à l'improviste sur son adversaire qui ne prête déjà plus aucune attention à ses faits et gestes, il lui arrache traîtreusement l'œil droit. Le blessé laisse échapper un cri perçant et chancelle sous le coup; mais la vengeance du coq noir n'est pas encore satisfaite. Profitant de l'anéantissement momentané de son ennemi, il revient impétueusement à la charge, le renverse sur le dos, lui crevé son second œil avec une joie féroce; puis,

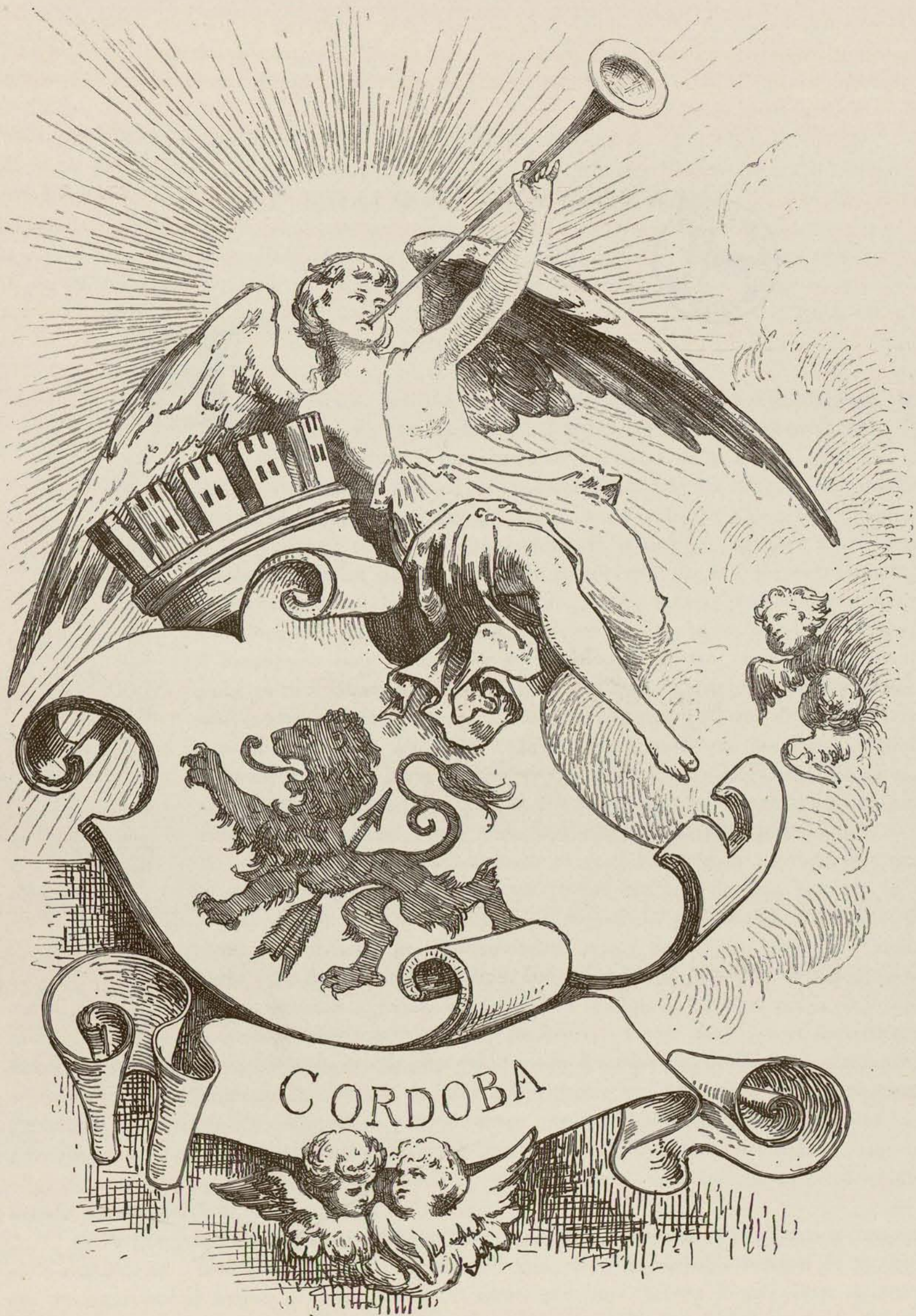


cela fait, lentement et comme pour mieux savourer son triomphe, il crible de coups de bec la tête et le corps ensanglantés de sa pauvre victime, lui laboure impitoyablement les chairs, et s'acharne bientôt sur son cadavre avec autant de rage et de froide cruauté que s'il la sentait encore palpiter sous ses griffes.

Devant ce bel exploit, les applaudissements et les vociférations retentissent de plus belle. Les amateurs en liesse trépignent d'enthousiasme, et les parieurs les plus maltraités par la chance éclatent eux-mêmes en acclamations frénétiques. Pour nous, humbles profanes, nous n'éprouvons qu'une profonde pitié pour la victime, un dégoût plus profond encore pour son triste vainqueur, et, complètement écoeurés, nous quittons enfin la salle pour n'y plus revenir.

En somme, s'il était en notre pouvoir d'abolir l'un des deux spectacles sanglants de l'Espagne, les courses de taureaux ou les combats de coqs, nous n'hésiterions pas une minute à supprimer le dernier de ces jeux. Plus cruel en effet et plus immoral que les courses de taureaux, il est, pour le juger d'un seul mot, purement et simplement barbare.





LES ARMES DE CORDOUE.



## LE KHALIFAT DE CORDOUE.

**A**boul-Abbas tua sur le champ de bataille le Khalife Merwan, de la race des Ommiades, et donna l'ordre à ses gouverneurs de Syrie et d'Égypte de mettre à mort tous les membres de la dynastie déchue. Son oncle, Abdallah de Damas, fit assassiner pendant un banquet une partie de cette noble famille, et, dans plusieurs autres villes de l'Empire d'Orient, on sévit également contre les Ommiades avec la dernière rigueur. Un très-petit nombre seulement de ces infortunés échappèrent par la fuite au massacre, et tel fut notamment le cas d'Abderrahman. Des scheiks andalous rencontrèrent le malheureux prince errant dans le désert et l'invitèrent à venir en Espagne. Il s'embarqua donc, prit terre en Andalousie en 756, trouva rapidement et d'une manière inespérée de nombreux partisans, et, devenu bientôt souverain indépendant, établit son trône à Cordoue. Après qu'il eût de la sorte écrasé tous ses ennemis, fondé le khalifat et organisé sur des bases régulières l'administration du pays, l'érudition et les beaux-arts de l'Orient ne tardèrent pas à faire leur apparition dans la contrée et s'y répandirent promptement de tous côtés, entraînant à leur suite le bonheur et la prospérité.

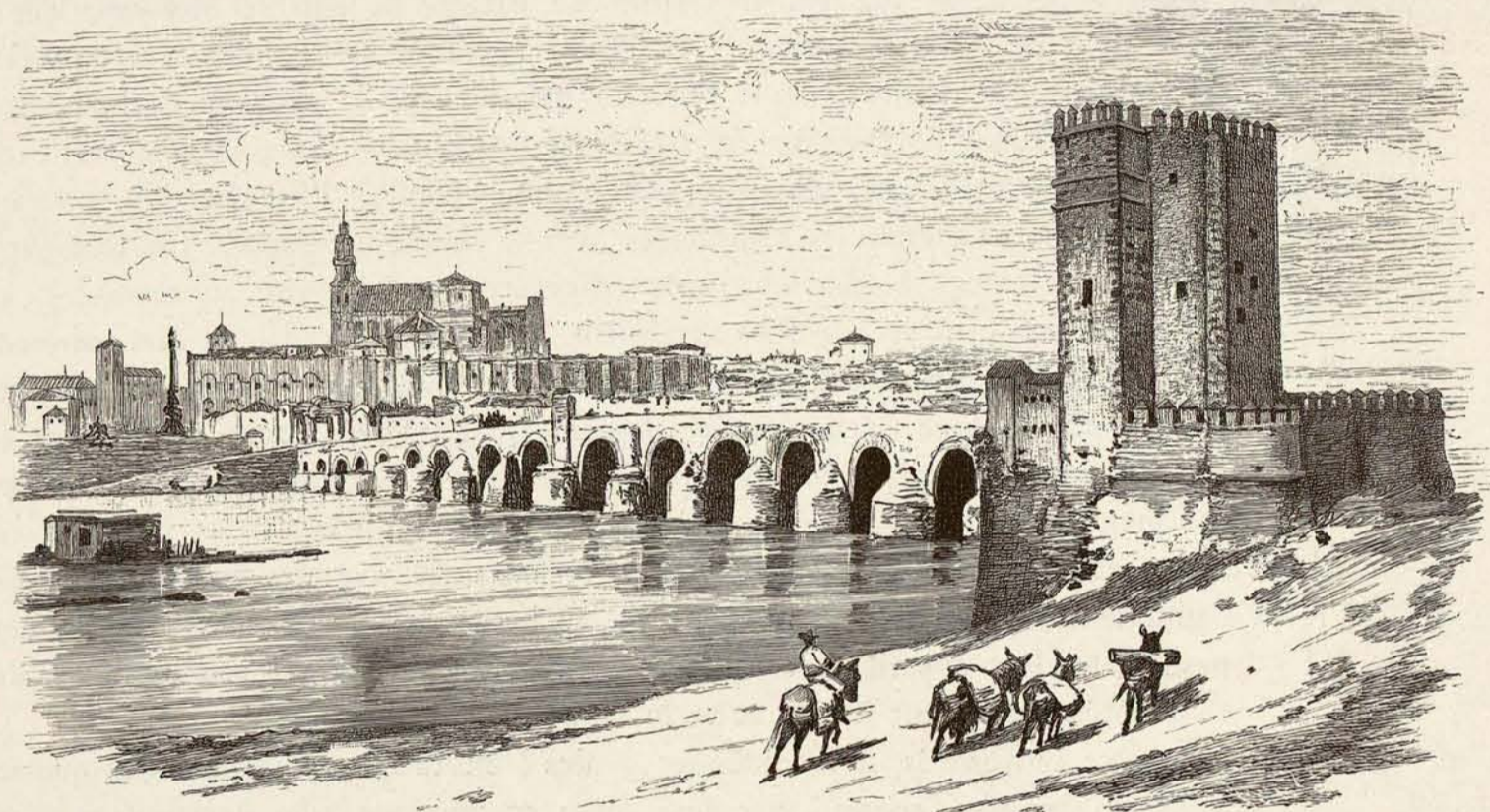
Des universités, des académies et des bibliothèques attirèrent des quatre coins du monde, comme par une force magnétique, des lecteurs et des auditeurs, qui vinrent étudier et enseigner la philosophie d'Aristote dans toute l'Andalousie, et principalement auprès de l'*Alma mater* de Cordoue. Cette ville devint ainsi le centre, on pourrait presque dire le soleil, autour duquel gravitait le monde intellectuel de ce temps. L'éloquence, la philosophie, la poésie s'élevèrent à l'apogée du lustre. A côté des sciences abstraites, qui furent alors enseignées et cultivées avec le plus grand succès à l'université de Cordoue, l'architecture se fit une place d'honneur. La finesse du goût, la richesse de l'invention et la perfection de l'exécution semblaient s'y disputer le premier rang. Aujourd'hui même, à la vue des restes grandioses, mais malheureusement trop rares de cette époque, nous admirons encore, dans cette élégance et cette coquetterie qui n'ont jamais pu être surpassées, les résultats merveilleux dus à l'étude simultanée de la pratique et de la théorie.

A l'architecture s'adjoignirent vite par une conséquence naturelle l'exploitation des mines et la métallurgie. Bien plus, c'est à Cordoue qu'il faut placer le véritable berceau de la chimie, qui, inventée par les Arabes de cette période et élevée par leurs travaux jusqu'à l'état de science, prit son point de départ en Espagne pour aller dans la suite révolutionner toute l'Europe.



La preuve de ce fait est d'ailleurs bien facile à établir, car si ce peuple si richement doué par la nature n'avait pas eu des connaissances chimiques très-développées, il n'aurait pas pu employer à la décoration des murailles de ses monuments des métaux précieux, tels que l'or et l'argent, ainsi que de véritables couleurs métalliques, comme la pourpre, le vermillon, la teinte rubis et tant d'autres, qui se sont conservées fraîches et éclatantes depuis plus de dix siècles.

El-Makari fait mention dans ses notes d'un certain métal liquide, aussi blanc et aussi brillant que l'argent, dont les dames arabes se servaient comme d'un miroir destiné à refléter leurs charmes et qu'elles conservaient à cet effet dans des coquilles sans profondeur. Le fait est, qu'il y a plus de mille ans, les Arabes savaient déjà parfaitement bien qu'en jetant de la chaux calcinée sur du cinabre chauffé au rouge, l'on obtient un métal liquide qui n'est autre chose que du vif-argent. Les célèbres mines de mercure d'Almaden et d'Almadenejos, qui contiennent dans des couches d'argile schisteuse le métal mélangé avec du quartz, pouvaient donc fort bien



VUE DE CORDOUE.

n'être pas inconnues aux Arabes de ce temps, et cette hypothèse semble au surplus confirmée par les écrits d'El-Makari. Il est de plus notoire qu'aujourd'hui même, après douze cents ans écoulés, on utilise encore tels quels, bien qu'ils laissent perdre beaucoup de gaz pendant la distillation, les fours ou *buitrones* des Sarrasins. Bien plus, ces appareils ont été adoptés jusqu'en Carniole, à Idria, et l'on voit par là, que, sous ce rapport comme sous tant d'autres, les Arabes ont été en Espagne des inventeurs et des connaisseurs heureux en même temps que des maîtres et des professeurs pour le reste du monde.

Si l'on ajoute à cela que c'est à l'Arabe El Gebr, professeur de mathématiques, d'astronomie et d'architecture à Séville, qu'est due l'invention de l'algèbre, on ne pourra manquer de reconnaître qu'il n'est aucune branche de l'enseignement supérieur qui n'ait été cultivée en Espagne sous l'empire des Omniades.

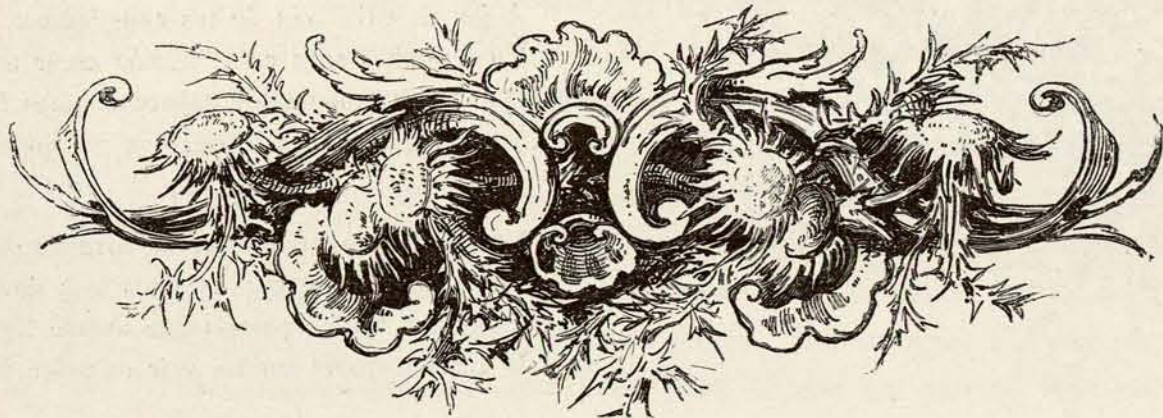
De même que la poésie et les sciences, la musique eut aussi ses courtisans assidus, et comme, d'autre part, le pays resta pendant assez longtemps à l'abri des guerres extérieures et

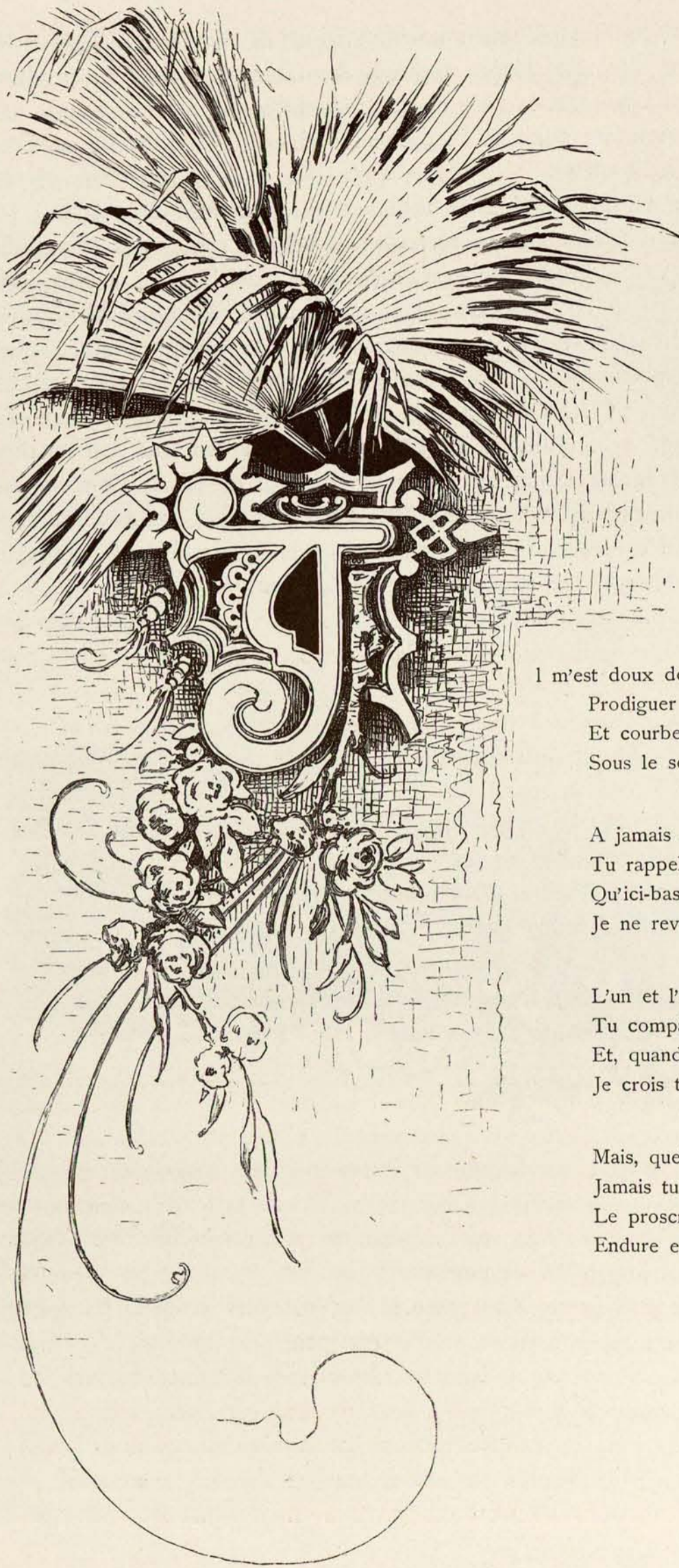
des révoltes intestines, l'agriculture atteignit rapidement un haut degré de prospérité. Toutes les industries prirent un essor énorme, et, de tous côtés, surgirent des fabriques, dont les produits trouvaient au loin un débit assuré. La laine et la soie de ces régions eurent bientôt acquis une renommée universelle, tandis que la canne à sucre et le coton réussissaient à merveille sous les ardeurs du soleil de l'Andalousie.

Quiconque, après un laps de temps de plus de mille années, parcourt aujourd'hui les plaines de cette contrée bénie du ciel, trouve encore partout le long des routes des irrigations et des cultures, qui sont autant de vestiges de cette grande époque. Aussi est-ce à bon droit que le nom d'Abderrahman demeure inscrit en lettres d'or dans les fastes de l'histoire de ce pays.

Un dernier bienfait, dont l'Espagne est encore redevable à cet illustre khalife, c'est l'introduction du palmier, qui, transporté loin de sa mère-patrie, s'acclimata parfaitement en Andalousie et s'y reproduisit à l'infini. C'était même là le seul ami fidèle que le malheureux prince eût conservé sur la terre étrangère, et pourtant il ne pouvait le regarder sans voir renaître sa douleur et ressentir plus durement encore les atteintes cruelles du mal du pays. Ce n'est pas sans pleurer, dit en effet la romance pleine de mélancolie du monarque, qu'Abderrahman considérait cet arbre magnifique, exilé comme lui sur la terre étrangère, mais, hélas! incapable de partager ses sentiments et d'apporter quelque soulagement à sa douleur.

Et, rêvant tristement sous ces ombrages aimés, le khalife laissait errer sa pensée vers les plaines délicieuses de la Syrie!





## LES PLAINTES D'ABDERRAHMAN.

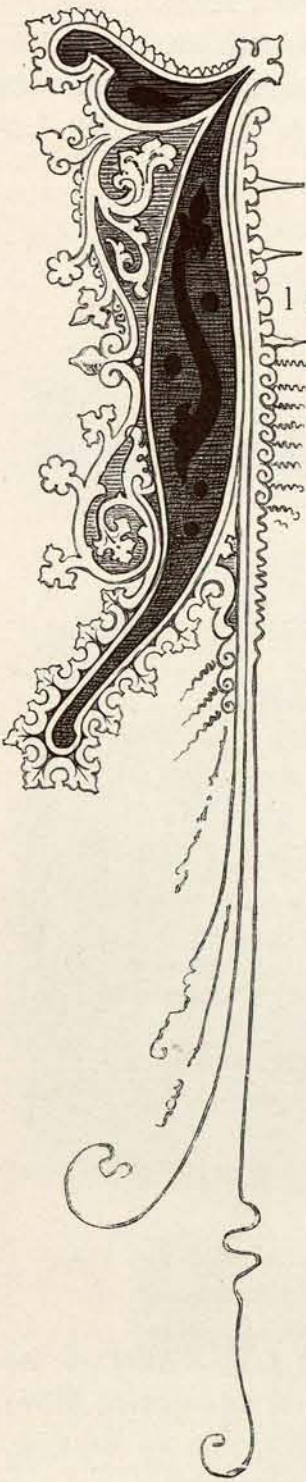
*Ni contigo, ni sin ti,  
Tienen mis males remedio;  
Contigo, porque me mato,  
Y sin ti, porque me muero.*

I m'est doux de te voir, fier palmier de Syrie,  
Prodiguer ton ombrage aux jardins de Noria,  
Et courber mollement ta couronne fleurie  
Sous le souffle embaumé du zéphyr d'Algaria.

A jamais exilé loin de tes congénères,  
Tu rappelles sans cesse à mon cœur attristé  
Qu'ici-bas, comme toi, séparé de mes frères,  
Je ne reverrai plus le ciel que j'ai quitté.

L'un et l'autre perdus sur la terre étrangère,  
Tu compâtes tout bas à toutes mes douleurs,  
Et, quand tombe parfois une averse légère,  
Je crois toujours sur toi voir ruisseler des pleurs.

Mais, quel que soit ton sort sous ces climats arides,  
Jamais tu ne sauras quels atroces tourments  
Le proscrit échappé au fer des Abbassides  
Endure en Algafia depuis plus de vingt ans!



## LA GRANDE MOSQUÉE DE CORDOUE.

### SA FONDATION ET SES ORIGINES.

Il y avait déjà trente-deux ans qu'Abderrahman occupait le trône de Cordoue, lorsqu'il jeta, en 786, les fondations d'un monument qui serait capable, à lui tout seul, de perpétuer le nom du grand khalife dans les siècles des siècles. Ce merveilleux édifice, c'est la grande mosquée, que nous admirons encore aujourd'hui comme une œuvre unique en son genre.

La légende raconte que, certaine nuit, Abderrahman eut un songe. A son réveil, il fit convoquer par son eunuque Mansour les scheiks du pays en assemblée plénière, et, quand ils furent tous réunis, il leur annonça en termes enflammés son projet d'ériger à Cordoue la perle des mosquées d'Occident.

«Les adorateurs des idoles du christianisme, dit le maître à ses vassaux groupés autour de lui, prétendent que l'Europe est la reine des nations et que l'Asie est son esclave. Et cependant, le fier musulman l'a dit: C'est de l'Orient, que nous vient la lumière. Algufia<sup>1)</sup> est ensevelie dans les ténèbres, et à l'Est comme à l'Ouest de cette partie du monde, toutes les portes s'ouvrent devant les vérités du Coran. Il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah, et Mahomet est son prophète: haute et puissante est la race de Mahomet. Allah a joint à ses États les vingt-cinq couronnes de l'Ibérie et la majestueuse cité de Bagdad s'est elle-même prosternée dans la poussière devant la reine de l'Andalousie. Elevons donc, pour glorifier Allah, un temple qui éclipse toutes les mosquées existant jusqu'à ce jour et qui ne puisse être comparé qu'au sanctuaire fameux de Jérusalem. Edifions la Caaba de l'Occident sur l'emplacement d'une église chrétienne, afin que les rayons de l'Islam fassent pâlir l'éclat abhorré de la croix, et, pour que la nouvelle mosquée ne ressemble en rien aux temples des giaours, qu'elle soit quadrangulaire comme le sanctuaire de la Mecque!»

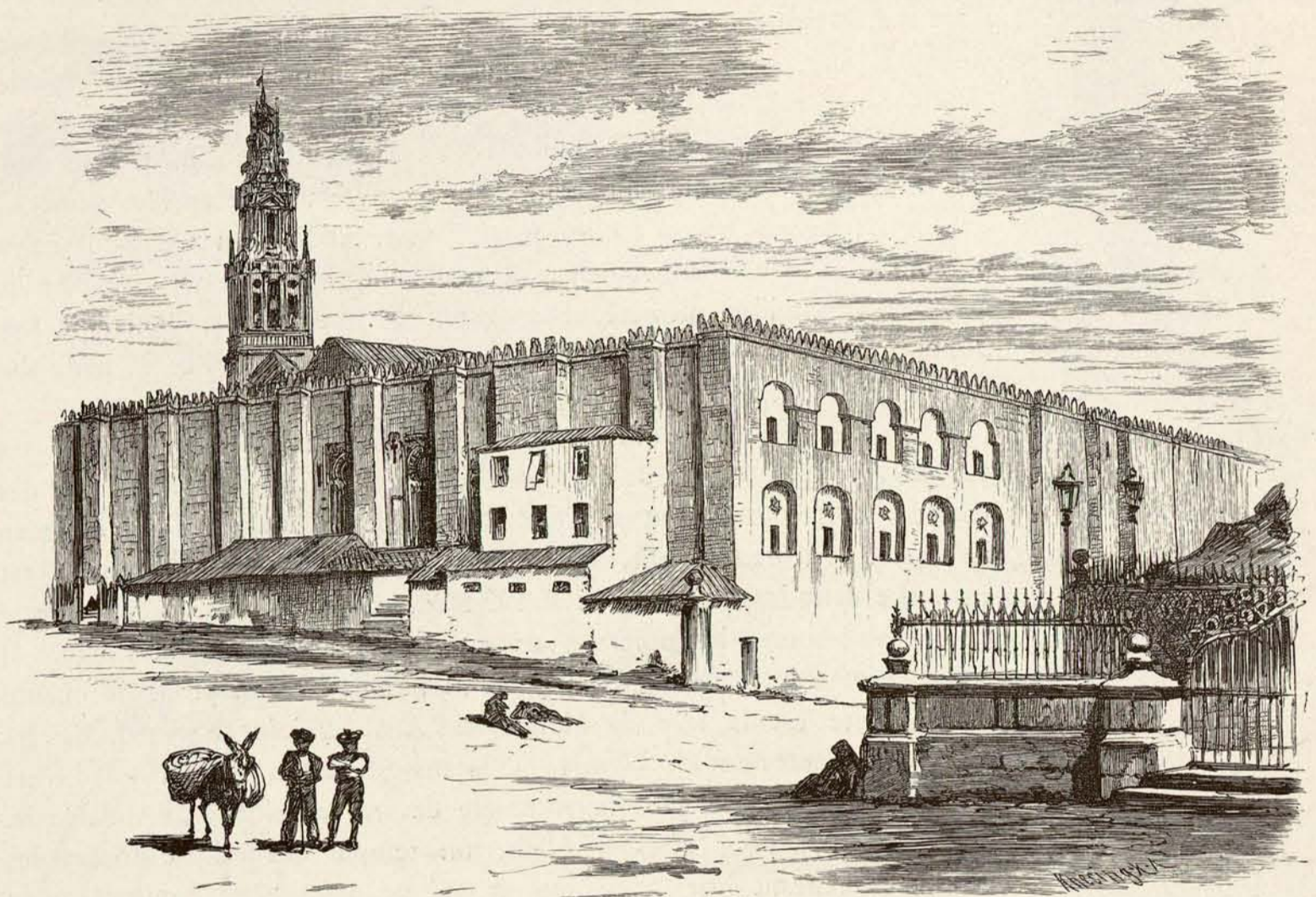
Ainsi parla le grand Abderrahman, et tous les scheiks d'incliner la tête à plusieurs reprises en signe d'assentiment.

Le Catib reçut l'ordre d'entrer en négociations avec les chrétiens pour fixer le prix de celui de leurs temples qui devait être démoli pour faire place à la mosquée projetée. Les ariens se refusèrent tout d'abord à ce marché, puis ils exigèrent en fin de compte une somme assez forte pour suffire à la construction des trois églises des saints martyrs Faustus, Faunarius et Marcialis, et touchèrent immédiatement en or le montant du prix convenu. Tous les objets du

1) L'Europe.



culte furent enlevés en grande pompe, et le khalifat commença sur-le-champ la démolition du sanctuaire qu'il venait d'acheter. Cet emplacement avait été occupé, avant l'apparition du christianisme, par un temple romain du Dieu Janus qui avait dû dans la suite abandonner ses autels en faveur de l'arianisme des Goths, de même que cette dernière religion s'effaçait maintenant devant l'Islam, en attendant que le catholicisme devint et restât, plusieurs siècles plus tard, définitivement maître du terrain. Abderrahman dirigea en personne le commencement des travaux de construction du nouveau temple, mais une mort prématurée vint le ravir, deux ans après, à l'affection de ses sujets.



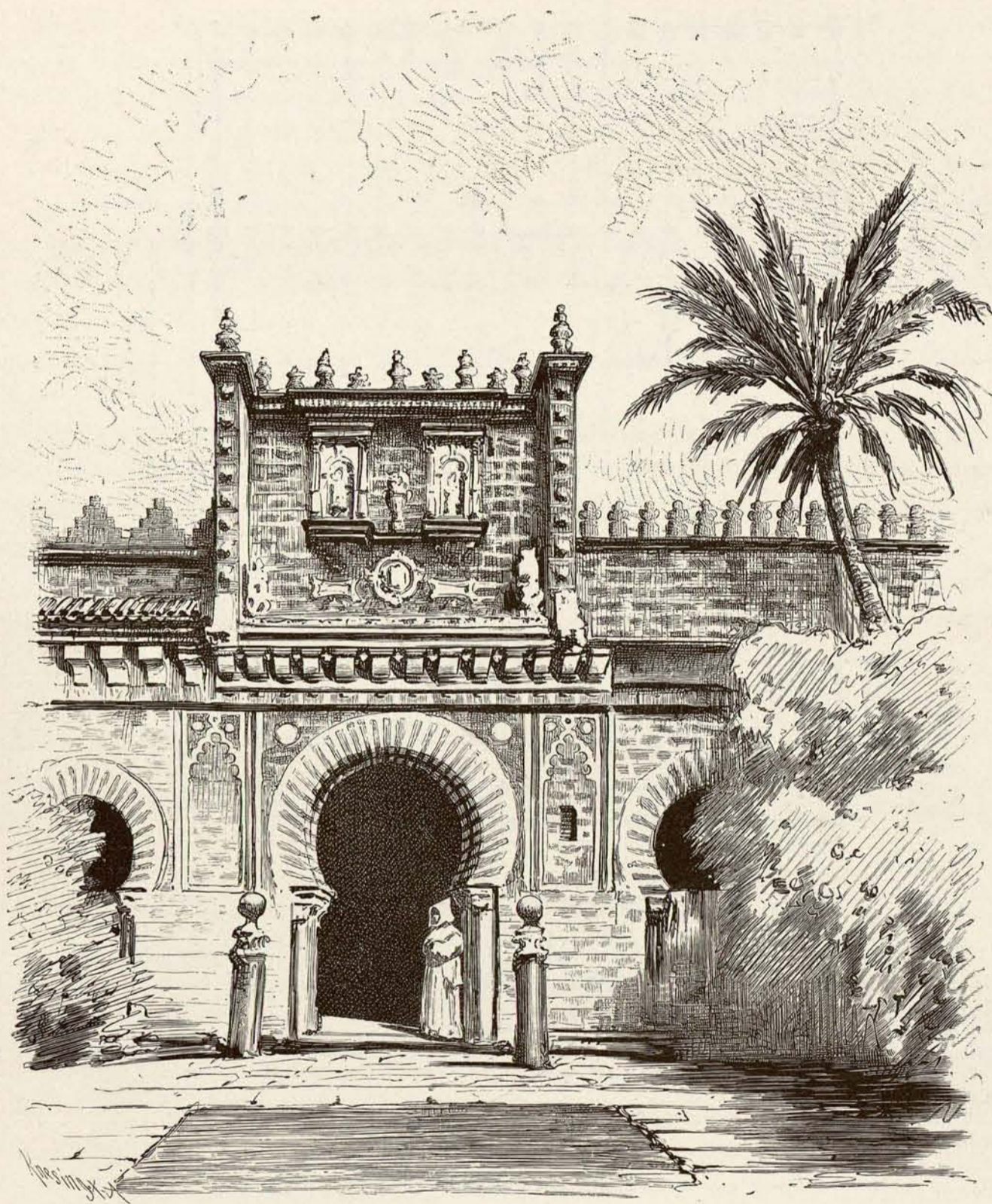
VUE EXTÉRIEURE DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE.

Son fils et successeur Hischam accepta l'héritage de son père, bâtit avec activité sur les plans du monarque défunt, et acheva, dix ans plus tard, la fameuse mosquée, au moment même où les Arabes célébraient les plus grands triomphes qu'ils eussent encore remportés en Espagne.

La mosquée de Cordoue était destinée à détourner vers l'Occident le flot des croyants, qui se tournaient de préférence du côté de la Mecque. Elle était d'une dimension et d'une beauté uniques au monde et ne fut jamais surpassée en grandeur, même par les temples musulmans de Saragosse, bien qu'il n'y eût tout d'abord que onze nefs autour de son *Mihrab* ou Saint des Saints. Abderrahman III en fit ajouter huit au plan primitif par l'architecte Saïd-ben-Ayoud, de telle façon que le *Mihrab* ne se trouvait plus désormais sur la ligne médiane de la mosquée. La *Quibla* ou maison de la prière fut ensuite élevée, sous El Hakem II, et décorée de mosaïques d'or et de verre d'une magnificence sans pareille, pendant que les portes

principales se couvraient également des ornements les plus brillants. Bref, pour arriver à l'achèvement complet du monument, la construction dura plus de cent ans, tous les khalifes se faisant successivement un pieux devoir d'ajouter, comme leurs devanciers, leur pierre à l'édifice.

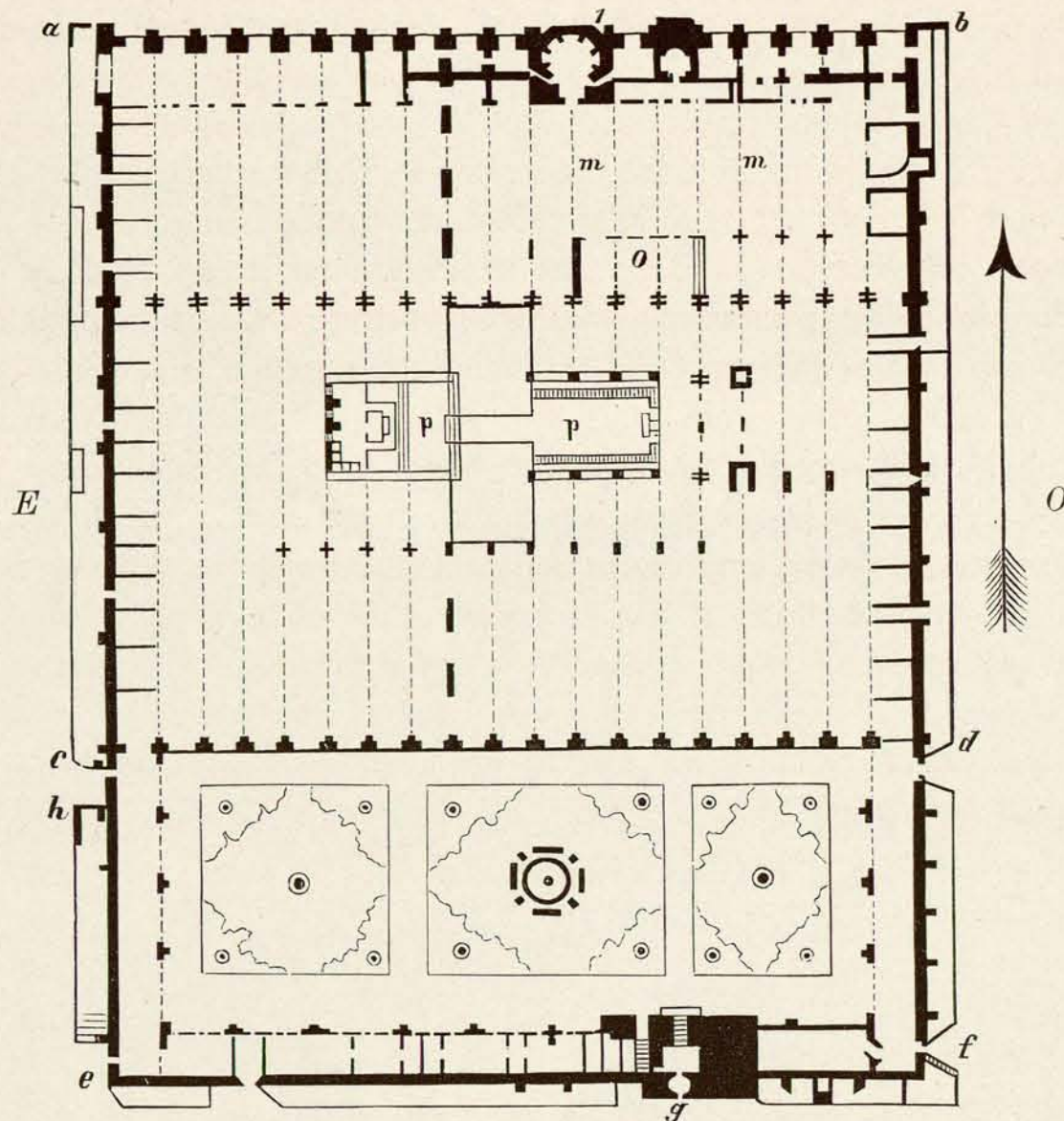
Une fois terminé, ce temple résumait en lui tout l'orgueil et toute la ferveur des musulmans d'Occident, et, même après la prise de Cordoue par le roi Saint Ferdinand, la Djemma resta pendant assez longtemps un sanctuaire consacré aux exercices religieux des Maures espagnols.



PUERTA DE LA MEZQUITA.

Un grand mur d'enceinte crénelé entourant la mosquée comme un alcazar, la Djemma rappelle un peu par sa forme quadrangulaire les constructions des Juifs, qui semblent avoir souvent servi de modèles aux musulmans, et la pureté classique de son style montre suffisamment que ses architectes se sont soigneusement gardés d'emprunter quoi que ce soit à l'élément gothique ou romain.

Vingt portes d'airain, aujourd'hui murées, donnaient accès dans l'intérieur du temple. Sur la façade nord, Abderrahman III avait greffé le minaret, dont la porte servait d'entrée principale pour pénétrer sous les portiques de la cour de la mosquée. Enfin, ce magnifique *patio* était alors tout planté d'orangers, qui abritaient sous leurs ombrages les fontaines destinées aux ablutions des croyants, car aucun musulman n'eût osé franchir le seuil du sanctuaire, sans avoir préalablement accompli cette purification prescrite par le Coran.



PLAN DE LA MOSQUÉE.

## LÉGENDE EXPLICATIVE DU PLAN DE LA MOSQUÉE.

- g. Entrée principale de la cour des orangers ou *patio de los Naranjos* par l'arcade du minaret.
- e. Entrée Est de cette même cour.
- f. Entrée Ouest.
- ⊙ ⊙ ⊙ Cour plantée d'orangers et de palmiers, entourée d'une colonnade ouverte, et garnie en son milieu de bassins destinés aux ablutions des croyants.
- a. b. c. d. Mur d'enceinte de la mosquée proprement dite (*la Mezquita*).
- d. Porte du Pardon (*Puerta del Perdon*).
- m. m. La Maksurah, parvis précédant le *Mihrab* ou Saint des Saints.
- l. *El Mihrab*, le Saint des Saints.
- o. Tribune du Khalife.
- p. p. La nouvelle cathédrale chrétienne, construction plus récente enclavée au milieu de la mosquée.
- - - - Forêt de quatorze cents colonnes de jaspe.
- ⊞ Piliers géminés, reliés par des portes destinées à défendre l'entrée de la Maksurah.
- ||||| Limites de l'édifice primitif avant l'addition des huit nouvelles nefs de l'Est par Abderrahman III.

Trois grenades colossales en métal doré, aujourd'hui remplacées par une figure d'archange, couronnaient la flèche de la tour. Toutes les portes qui conduisaient en enfilade de la cour des orangers jusque dans la mosquée, restaient constamment ouvertes à deux battants et laissaient voir dans une perspective féerique l'intérieur du monument.

Le sol de la mosquée était certainement à l'origine bien plus bas de niveau qu'il ne l'est aujourd'hui. Il semble que la poussière des siècles se soit accumulée à l'intérieur de ce gigantesque temple, et qu'après avoir été à plusieurs reprises égalisée, elle ait fini par recouvrir en partie les socles des colonnes et par les raccourcir ainsi de bas en haut. Tout au moins, la grandeur du diamètre de ces piliers permet-elle d'inférer que leur hauteur devait être primitivement plus considérable.

Le songe hardi d'Abderrahman, la fondation de la Caaba de l'Occident, s'était donc transformé en une réalité tangible. Les colonnes succédaient aux colonnes, et les nefs venaient s'adjoindre aux nefs, comme le permettait aisément la forme quadrangulaire de l'édifice. Les arcs en fer à cheval se greffaient les uns sur les autres, en élevant vers le ciel leurs courbes harmonieuses, et supportaient un riche plafond sculpté en cèdre du Liban, qui, devenu plus tard la proie des flammes, est aujourd'hui remplacé par une voûte aux formes disgracieuses. A ces superbes boiseries, qui n'ont probablement jamais été surpassées en élégance et en beauté, étaient suspendues par des chaînes magnifiques des milliers de lampes d'argent, dont les innombrables petites flammes avaient fait conférer par les Maures à ce sanctuaire imposant les noms flatteurs d'antichambre du ciel et de voûte étoilée.

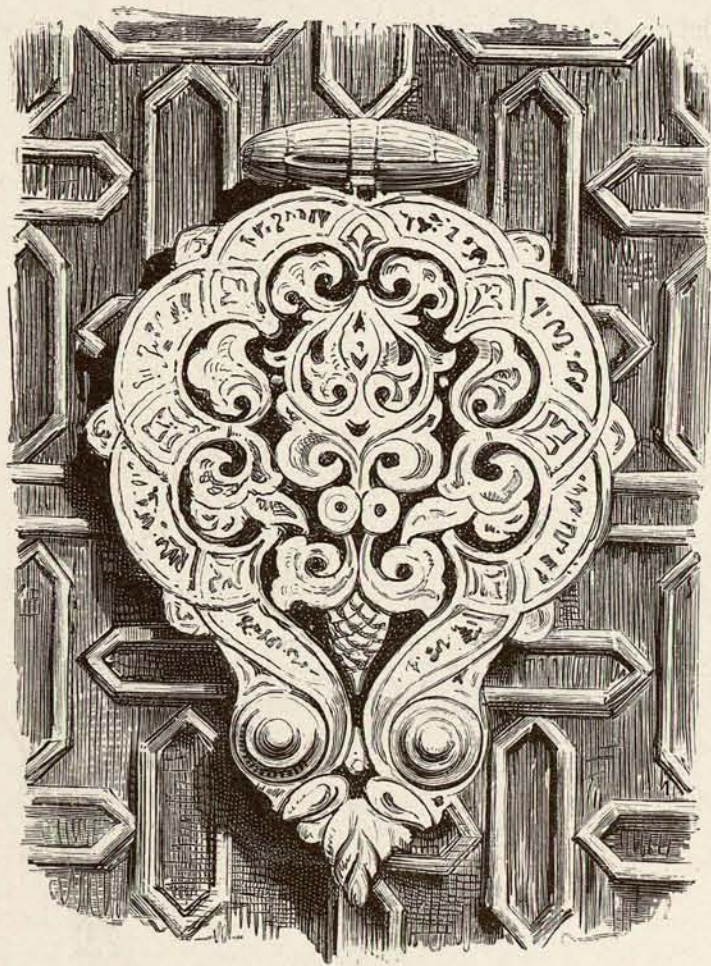
Environné d'or et de superbes mosaïques, le Saint des Saints rayonnait au fond du temple. Des pèlerins et des croyants pleins de ferveur accouraient en masse de tous les coins du monde, et par terre et par mer, vers la fameuse mosquée de Cordoue. La réputation et le crédit du sanctuaire ne faisaient que s'accroître au fur et à mesure de ses développements successifs, et il atteignit bientôt l'apogée de sa gloire, quand il abrita derrière ses murs sacrés le talon vénéré du prophète.

La Mecque de l'Occident était enfin créée: c'était à elle maintenant d'attirer, comme l'aimant, et de retenir au pied de ses autels les serviteurs d'Allah.



## LA MOSQUÉE DE CORDOUE DANS SON ÉTAT ACTUEL.

**H**ormis un petit nombre d'ouvertures, la mosquée est aujourd'hui murée du côté de la cour, depuis que les prêtres catholiques ont transformé en autant de chapelles insignifiantes les admirables niches formées par les portes mauresques. Près de quatorze cents colonnes d'une faible élévation, toutes en marbre, en jaspe et autres matériaux précieux, éblouissent le regard par la variété infinie de leurs socles et de leurs chapiteaux. Empruntées aux temples et monuments antiques de l'Orient et de l'Occident, elles servent de supports à des piliers quadrangulaires, que relie entre eux des arcs en fer à cheval surmontés par des pleins-cintres en faïence



MARTEAU MAURESQUE DE LA PUERTA DEL PERDON.

aux couleurs harmonieusement combinées. Au lieu des anciens plafonds de bois, des voûtes complètement dépourvues de style déshonorent aujourd'hui le monument; à la place des belles mosaïques du temps jadis, le pied ne foule plus qu'un plancher de dalles irrégulières, pour la plupart brisées; aux parois de marbre d'autrefois ont succédé des autels catholiques ou d'affreuses murailles enduites à la chaux. Dix-neuf nefs pratiquées dans le sens de la longueur de l'édifice et trente-six autres disposées suivant sa largeur donnent au monument tout entier l'apparence d'une forêt de palmiers fossiles, dont les troncs sont représentés par les colonnes du temple et les feuilles par les arcs de jonction.

S'il faut en croire la tradition, il aurait existé jadis entre le temple et l'Alcazar, qui se dressait alors dans le voisinage de la mosquée, un passage souterrain fermé par trois grosses portes et destiné à permettre aux khalifes d'arriver directement à la Maksurah. Cette dernière partie de l'édifice est celle où se trouvait le Mihrab: elle est située au sud de la Mezquita et

se composait de ses cinq nefs centrales. Séparée du reste du monument par une paroi percée de trois portes magnifiques, elle restait pendant tout le jour accessible aux croyants, et demeurait en revanche toujours fermée pendant la nuit. Des places spéciales, réservées au khalife et aux personnes de sa maison, permettaient à ces hôtes illustres d'assister aux offices, sans être vus du public. Au milieu de la Maksurah pendait un lustre garni de 1454 flammes, dont l'éclat était



INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE.

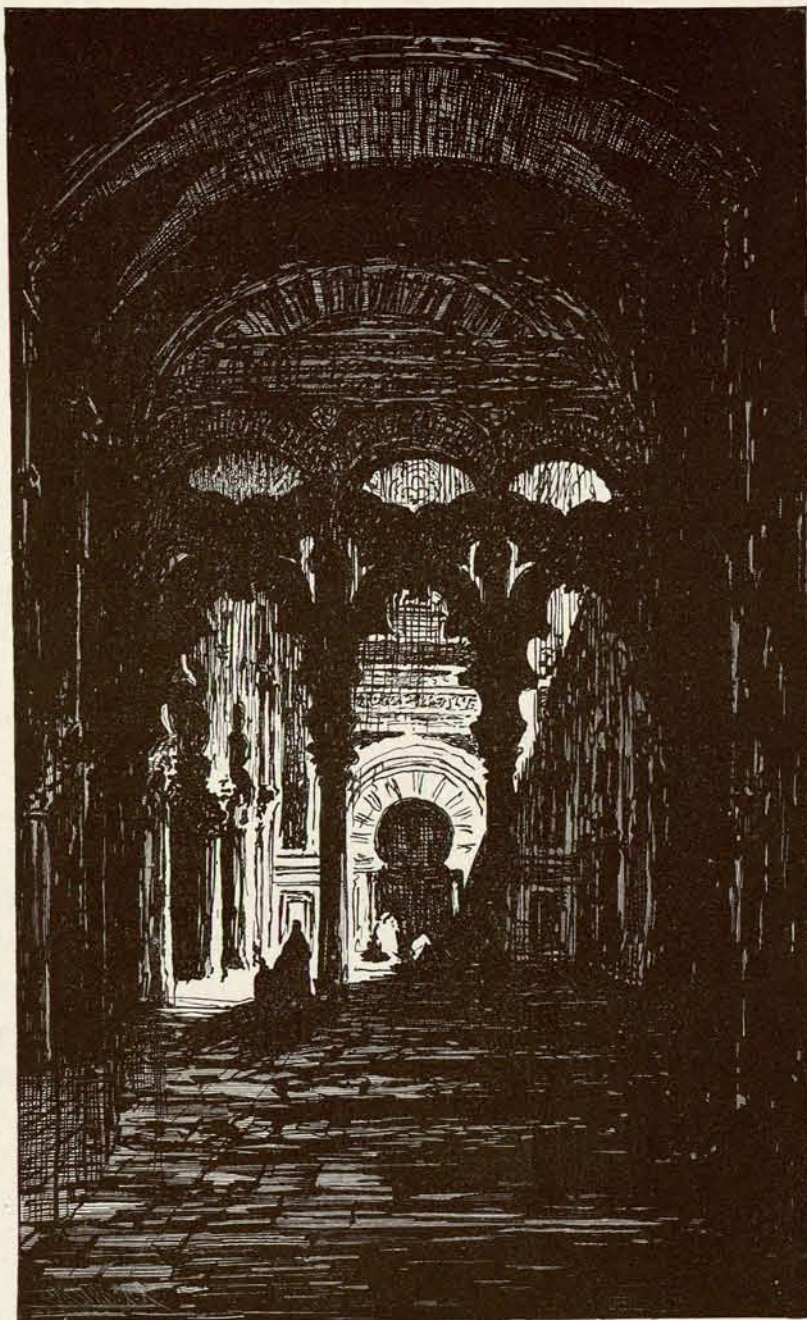


encore rehaussé, les jours de fête, par le grand cierge placé à côté de l'Iman : spectacle assurément grandiose pour quiconque apercevait, en pénétrant dans le sanctuaire, le Mihrab resplendissant au loin sur la paroi de la mosquée.

L'arcade mauresque, qui abritait le Saint des Saints, repose sur quatre colonnes magnifiques, et affecte cette admirable forme en fer à cheval, qui, originaire de la Perse, fut ultérieurement transplantée en Égypte pour passer de là sur la terre d'Espagne et y conquérir rapidement un droit de cité inattaquable. Sur le pourtour de l'arc, on lit, au milieu des formules religieuses d'usage, que les deux colonnes du Saint des Saints ont été érigées, sur l'ordre du grand-prêtre des croyants El-Mostanser Billar Abdallah el-Hakem, par les soins du conservateur du sanctuaire Giasar ben Abderrahman, et que le travail a été terminé en 965. D'où il résulte que, dans l'ancien Mihrab primitif, il ne devait y avoir que ces deux colonnes-là et que les autres ont été rajoutées lors d'une restauration postérieure de la mosquée.

Le sanctuaire, désigné sous le nom de Mihrab ou Saint des Saints, était, du temps des Arabes, un réduit tout en marbre, qui disparaissait sous une profusion de splendides ornements byzantins : petits morceaux de verre bariolés, pierres multicolores, plaques d'or, versets du Coran, arabesques d'une perfection suprême, etc. Il faisait partie tout à la fois de trois chapelles contiguës, dont la plus grande formait du côté du mur d'enceinte un renforcement octogonal et n'avait pour tout plafond qu'un monolithe en marbre, taillé en forme de conque et plus blanc que l'albâtre. Les mosaïques de ce sanctuaire comptent parmi les productions les plus élégantes, que le bon goût et l'assiduité des Maures aient jamais engendrées en fait d'arabesques.

Les croyants, qui obtenaient la faveur de pénétrer dans ce réduit d'environ trois mètres et demi de diamètre, n'avaient le droit d'y circuler qu'en se traînant péniblement à genoux. On remarque encore maintenant les trous, que les pèlerins ont ainsi creusés au cours des siècles dans le marbre des dalles, et les traces ineffaçables laissées par le frottement de leurs mains sur les parois latérales de l'octogone, toutes surfaces qui, jadis couvertes de ciselures délicates, sont aujourd'hui luisantes à force d'usure et polies comme des plaques de métal.



LE MIHRAB, SANCTUAIRE DES ARABES DANS LA MOSQUÉE DE CORDOUE.